

Petit garçon de la guerre

Recueil de souvenirs de Daniel Déjardin

Protégées par copyright ©, l'œuvre présentée ici est consultable UNIQUEMENT pour une lecture personnelle dans un cadre privé.

Les droits d'édition, de reproduction et-ou d'adaptation sont à demander à l'auteur par l'intermédiaire de la page "Contact" du site : <http://www.contefleur.fr>

1. Chauny.

Dans ce recueil de souvenirs, je tente de retracer ce que fut l'existence d'un jeune enfant de famille ouvrière dans l'immédiat après-guerre des années quarante.

L'action se passe essentiellement dans un quartier excentré de Chauny, petite ville industrielle de Picardie, dans le département de l'Aisne, où le petit diable que j'étais, sous un aspect bien sage voire angélique, s'est ouvert à la vie et aux autres.

Comiques ou tragiques, sérieuses ou coquines, strictes ou amoraux, les saynètes se succèdent avec le réalisme de la sincérité, décrivant une société populaire mais toujours colorée, vivante et fraternelle.

En écrivant ces lignes, j'ai tenté de retrouver mon âme, mes sentiments et mes yeux d'enfant.

En dépit de la tendresse que j'ai pour les personnages mis en scène, si parfois un jugement de valeur peut transparaître à travers le choix de certains mots, il ne préjuge en rien de la réalité de ce que furent ces personnes.

J'ai malgré tout changé les noms et prénoms des protagonistes afin de ne vexer personne si d'aventure quelqu'un se reconnaissait et... ne se plaisait pas !

Vous avez décidé de m'accompagner un bout de chemin ?

Alors bienvenue dans mon pays : Chauny.

Comment ? Vous ne connaissez pas ? A ceci je vais remédier sur le champ.

Prenez une carte de l'Europe, munissez-vous d'un crayon, tracez une ligne droite Paris-Berlin et maintenant regardez attentivement, oui, là, à mi-chemin de Paris à la frontière franco-belge, au bord de l'Oise, vous y êtes ? Bon.

Chauny est une ville qui n'a pas de chance.

Pas de chance ? Avec une rivière, une voie ferrée, un canal, des routes, des terres d'élevage et de culture, des industries ? Que faut-il de plus ? me direz-vous.

Voilà bien le malheur ! Sa situation et ses ressources ont fait que cette petite ville laborieuse s'est trouvée sur le chemin de toutes les invasions venues du nord.

Tenez, sans remonter aux Huns ni aux Francs : en 1914-18, elle a été complètement rasée, il n'en restait que des tas de pierres, enfin plutôt de briques...

C'est dans ce bourg de neuf mille habitants à l'époque - bien sûr reconstruit - que je suis né, rue Hébert, au numéro 24, en l'an de non-grâce 1939.

Bruits de bottes, mobilisation, déclaration de guerre, invasion, occupation : tristes auspices pour un nouveau-né.

Ce que j'y ai connu dans ma prime jeunesse, j'ai tenté de le reconstituer. J'ai cherché, creusé, fouillé, interrogé ma mémoire. J'y ai trouvé des images très nettes, sonores, odorantes et colorées, mais la chronologie des faits qu'elles illustrent demeure anarchique : je ne trouve pas de lien entre ces séquences et

me sens incapable de dire dans quel ordre elles se sont imprimées dans mon cerveau, ni pour quelle raison ce qui s'est passé avant n'a pas laissé de trace. Le manque de liaison entre ces souvenirs les dédramatise et c'est fort heureux. Car l'époque était violente !

Violence de la présence de l'ennemi martelant du talon les pavés des rues de la ville.

Violence de l'aviation alliée bombardant tout ce qui pouvait être utile aux Allemands.

Violence de la Résistance coupant les ponts et faisant sauter les trains.

Danger des séquelles de la guerre: ruines abandonnées, trous de bombes pleins d'eau et de gravats, grenades, obus et cartouches intacts traînant ça et là.

Sept fois j'aurais dû mourir: bombardé, explosé, écrasé, noyé, transpercé, saigné, empalé, mais la providence était là.

Il paraît que des événements importants survenus dans la petite enfance peuvent marquer un individu de façon indélébile. Marqué, je le suis certainement, mais il n'y a pas de tristesse en moi quand j'évoque cette période, et cette enfance passée dans un Nord qu'on dit sans beauté, sans relief, sans confort reste la période heureuse d'une vie qui aurait pu être si brève.

2. Ondoiment.

Ce qui va suivre ici, je ne m'en souviens pas. Ma mère me l'a raconté.

C'était en juin 1940, j'avais dix-huit mois.

Mon père était à la guerre.

Le front de l'Aisne allait céder sous les assauts ennemis. Maman, en compagnie de ses beaux-parents, avait décidé de fuir vers la Bretagne une occupation allemande qu'on annonçait terrible.

Depuis le matin, nous attendions à la gare de Villers-Cotterêts le train qui devait nous emmener.

Celle-ci avait été prise pour cible par les avions à croix gammée. Des bombes tombaient de partout. Les voyageurs s'étaient réfugiés à l'abri du mur d'une propriété voisine, mur que les explosions criblaient de multiples éclats.

Ma mère, visage défait, collait d'un bras mon frère aîné contre son flanc et me portait de l'autre sur son cœur.

Une sœur de Saint Vincent de Paul qui se trouvait en ce même lieu nous dévisageait avec insistance. Elle finit par s'approcher, aborda maman et lui dit :

- Vous êtes inquiète n'est-ce pas ?
- Oui, j'ai peur, surtout pour mes enfants.
- Est-ce que je peux vous aider ?
- Je ne sais pas...
- Vous êtes catholique ?
- Oui ma sœur.
- Vos enfants sont baptisés ?
- Pas mon dernier !
- Si vous voulez, je peux le baptiser ici tout de suite.
- Oui, je veux bien, cela me soulagera de savoir que si...
- Il s'appelle comment ?
- Daniel.
- Daniel, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Et c'est ainsi que, sous une pluie de bombes et d'obus, dans le fracas des explosions, je fus ondoyé par cette brave bonne-sœur, au milieu d'une foule que ce geste n'a pas dû rassurer.

- Il faudra plus tard lui faire le véritable sacrement à l'église, vous savez.
- Ah... Alors ce n'est pas un vrai baptême ?
- C'est un ondoiment. Cela suffit à le faire accepter par Dieu s'il devait arriver quelque chose. Mais si le Seigneur veut que nous en réchappions, dès que vous en aurez la possibilité, il faudra que ce soit refait dans une église, par un prêtre.

Elle eut bien lieu cette cérémonie. A la fin de la guerre ! Je m'en souviens, j'y suis allé... à pied.

C'était un dimanche, après la grand-messe. Des enfants de chœur faisaient office de parrain et marraine. Je sens encore le froid de l'eau bénite sur mon front et le piquant du sel sur la langue.

Mes parents avaient fait d'une pierre deux coups. Mon plus jeune frère, Jacques, conçu lors d'une permission de mon père et né en septembre 1944 a été baptisé en même temps que moi, mais lui, il n'en garde aucun souvenir !

3. Premiers souvenirs de guerre.

Au bout de la rue Hébert où nous habitons se trouve la voie de chemin de fer Paris-Berlin : toute la guerre est passée par là !

Rames pleines de soldats allemands ou de munitions allant renforcer le mur de l'Atlantique, convois de marchandises ou de déportés, trains de la relève, du S.T.O ou wagons pleins de G.I exubérants poursuivant l'ennemi défait, et lançant des friandises et des provisions aux enfants qui les acclamaient, j'ai vu tout cela.

Mais la guerre dont je me souviens surtout fut essentiellement aérienne. Les sirènes de la ville hurlaient souvent, précipitant toute la population vers caves et abris. Inutilement la plupart du temps d'ailleurs car, si Chauny occupé se trouvait sur la trajectoire privilégiée des avions alliés, la ville n'était pas systématiquement visée. Mais les usines chimiques, les ateliers de laminage et de tréfilerie, les voies de communication : canal, routes et chemin de fer constituaient autant de cibles potentielles qui nous faisaient redouter le pire chaque fois.

Quand nous devions nous mettre à l'abri, nous courions jusqu'à la ferme Betry, à deux cents mètres de la maison. Cette ferme possédait une solide cave voûtée qui était censée nous protéger des bombardements.

Un jour du printemps de l'année 1944, pour la première fois de ma jeune existence, j'eus peur, vraiment peur, viscéralement peur.

C'était le jour de la grande toilette, un samedi probablement. J'étais tout nu, debout, les pieds dans une cuvette posée sur la table du séjour. Ma mère frottait avec énergie le bout d'une serviette de toilette gaufrée avec l'affreux savon de l'époque pour en tirer quelques bulles afin de me laver consciencieusement sous toutes les coutures. Je n'aimais pas !

Non que la propreté me rebutât, mais je n'ai jamais pu rester immobile et passif, soumis au bon vouloir des autres : j'avais les essayages en horreur et la toilette venait immédiatement après dans l'échelle du désagréable.

Eh oui ! A cinq ans et demi !

Non, ce n'était pas par caprice puisque j'ai gardé plus de cinquante ans après la même phobie des essayages !

Bref, je subissais ma toilette quand les sirènes d'alarme de la ville se déclenchèrent.

- On va être bombardé ! Vite à la ferme, fit ma mère en m'enfilant à la hâte un blouson et des sandalettes. Jean-Claude, viens tout de suite !

- Oui m'man ! répondit mon frère aîné.

Tenant nos mains dans les siennes, elle voulut nous entraîner, mais rien à faire, je résistais de toutes mes jeunes forces, refusant de faire aller mes jambes.

- Mais viens Daniel, vite !

- Nan ! Je veux ma culotte !

- Je t'habillerai là-bas, allez viens vite, dit-elle en tirant de plus belle.

- Nan, je ne veux pas sortir tout nu.

On entendait déjà le sinistre grondement des forteresses volantes.

- Viens vite, ils vont bombarder !

- Nan ! Pas tout nu !

Elle dut s'exécuter.

Les bombardiers, assez hauts, nous survolèrent pendant que nous foncions à toute vitesse vers l'abri. J'ai levé les yeux vers le ciel et j'ai vu, distinctement, à l'aplomb de nos têtes, plusieurs chapelets de points noirs sortant du ventre des avions. J'ai hurlé :

- M'man, je vois des bombes, elles tombent sur nous, elles sont juste au dessus ! Vite, vite !

La panique totale, on ne courait plus, on volait !

Le bout de la rue Hébert... la rue Jean de la Fontaine... le portail de la ferme... les battants de la porte de la cave, nous y étions, hagards, essoufflés, morts de peur.

Crispé, paralysé, la tête dans les épaules, j'attendais l'inévitable fin du monde, la monstrueuse explosion qui allait m'anéantir, horrible moment dans la certitude de devoir mourir...

Elles eurent bien lieu ces explosions, mais lointaines et presque dérisoires par rapport au cataclysme que j'attendais. Stupéfait, soulagé mais encore incrédule, je balbutiai :

- Mais maman, les bombes, elles étaient juste au dessus de nous !

- Oui, mais heureusement pour nous tous, les bombes, elles ne tombent pas tout droit, elles tombent en biais. Elles ont dû exploser plus loin que la gare, vers les usines.

Elles étaient tombées en effet non loin des voies ferrées, vers la gare de triage. Les usines métallurgiques du secteur ne subirent pas de dommages irréparables car la plupart des projectiles ratèrent leurs cibles, mais en revanche, quelques maisons du proche quartier du Clos Fleuri furent affreusement sinistrées.

Le date du débarquement allié approchant, les raids aériens se multipliaient dans la région. Lors de ce même printemps 1944, un wagon de munitions destinées probablement à alimenter les canons des blockhaus maritimes, fut touché par une bombe en gare de Chauny.

Des obus éclataient, projetant des séries de têtes explosives qui partaient en sifflant pour sauter à leur tour.

- Vite, vite, aux promenades ! Fit ma mère qui nous entraîna par la main, Jean-Claude et moi.

D'anciens fossés asséchés, bordés de bastions de terre levée, constituaient les promenades de Chauny. Des allées bordées de buis odorants, des arbres d'essences variées, des pelouses interdites, quelques parterres de pensées faisaient de ces promenades l'endroit le plus agréable de la ville.

Dans le bastion du Pissot, des abris avaient été creusés pour servir de refuge à la population la plus exposée. Ces abris, sortes de cavernes artificielles, étaient équipés de bancs alignés le long des parois et de couvertures destinées à se protéger de l'humidité suintant des murs de terre.

Nous passâmes le reste de la journée et une partie de la nuit assis dans un des ces refuges à guetter les explosions dans le lointain.

"Pourvu que la maison ne soit pas démolie..." murmurait ma mère.

Notre maison, celle que mes parents louaient, était intacte ! Mais les habitations proches de la gare portèrent longtemps les stigmates de ces explosions qui avaient éparpillé des roquettes, des cartouches et des obus

intacts dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Un soir de ce même printemps 1944, mes parents pour une fois inactifs -fait rarissime- étaient sortis de la courette prolongeant la maison, porte ouverte sur la venelle reliant l'arrière des maisons de la cité. L'air était doux et le soleil très bas sur l'horizon. Je jouais d'un rien comme savent si bien faire les enfants de famille pauvre. Ma mère s'écria soudain :

- Regardez, regarde en l'air Daniel...

Merveille !

Le ciel était rempli d'étranges scintillements : de partout tombaient en spirale de bizarres serpentins argentés qui accrochaient les derniers rayons de lumière. L'un d'entre eux tomba dans la venelle, je courus m'en saisir.

- Qu'est-ce que c'est, p'pa ? On dirait du papier à chocolat !

- Les avions lancent ça pour brouiller la radio.

- Ah bon... C'est quoi la radio ?

- C'est... compliqué...

De sourdes et lointaines explosions troublèrent la sérénité du crépuscule.

- La D.C.A murmura mon père.

- C'est quoi la décéa ?

- Les Allemands tirent contre les avions avec des canons.

- Ah bon. Pourquoi ?

- Pour les empêcher de lancer des papiers d'étain.

- Pourquoi ils font ça ? C'est joli le papier d'étain !

Difficile de comprendre les stratégies de la guerre à cinq ans...

Une lueur illumina un instant le ciel à l'opposé du soleil couchant.

- On dirait un éclair, dit mon père.

- Ce n'est pas possible, il n'y a pas de nuages, répondit maman.

- Alors c'est un avion anglais touché par la D.C.A allemande.

- Mon Dieu, le pilote est mort alors...

- Pas nécessairement, il a pu sauter en parachute.

- Je l'espère pour lui, murmura ma mère compatissante.

Le lendemain, avec mon frère, nous courûmes les rues et les champs voisins, faisant une moisson de ces inutiles et merveilleux papiers argentés (nous disions papiers dorés), jouets tombés du ciel, interlude poétique dans une guerre qui fut notre quotidien pendant cinq ans : soldats allemands marchant dans la ville, avions livrant combat dans le ciel, canons grondant dans le lointain, sirènes nous envoyant toutes affaires cessantes dans les abris, tout cela nous paraissait normal !

Quand on ne connaît rien d'autre...

4. La rue Hébert.

C'est mon second berceau, alors, que voulez-vous, je l'aime bien !

Et personne ne le comprend...

Car ceux qui la voient pour la première fois la trouvent sinistre avec ses deux enfilades de maisons rouges collées les unes aux autres, avec ses deux caniveaux où stagnent toujours quelques flaques d'eau croupie, noire et nauséabonde, et avec son orientation nord-sud qui l'ouvre à la bise aigrette de Picardie.

Elle constituait, avec les autres rues du quartier, une sorte de cité populaire où logeaient les familles ouvrières, main d'œuvre à bon marché des usines locales.

C'est là que mes premiers souvenirs se sont forgés qu'ils soient agréables ou... douloureux !

Dans les années quarante régnait en ce quartier une animation de bon aloi.

Chaque jour proposait une distraction. Des tas de métiers différents s'épanouissaient et fructifiaient dans la rue.

L'indispensable charbonnier d'abord, solide gaillard qui, habits luisants de crasse, tête mal protégée d'un capuchon improvisé en toile de jute, portait d'une épaule entraînée les sacs de cinquante kilos de charbon.

- Voilà madame ! Et le mois prochain, qu'est-ce qu'il vous faudra ? De la tête de moineau ?

- Non non, deux sacs de boulets et un fagot de bois s'il vous plaît.

L'homme sortait de sa poche un carnet froissé, mouillait du bout de la langue le crayon à encre qui lui faisait la bouche violette dans une face noire et griffonnait la commande.

- C'est bien noté !

Tout le monde se chauffait au charbon dans la région et, à la maison, notre cuisinière fonctionnait en toutes saisons. Ma mère n'avait pas d'autre moyen de cuisiner, à part un petit réchaud électrique à résistance nue dans son serpentin de terre réfractaire sur lequel elle réchauffait le café de la veille pour le petit déjeuner de mon père.

Le livreur de bière des Deux Cigognes faisait également partie des malabars. Il maniait avec aisance les lourdes cagettes de douze bouteilles, échangeait les vides contre des pleines dans un cliquetis de canettes entrechoquées. Il n'en déposait jamais devant chez nous.

- Elle est trop chère sa bière ! disait maman qui se fournissait au "Famillistère" du coin.

Les petits métiers fleurissaient sur le pavé. Il y avait ceux qui vendaient leur savoir-faire contre quelques pièces : le rémouleur qui poussait son charrette à bras devant lui avec sa meule de pierre blanche baignant à moitié dans un carter plein d'eau, sa grande roue d'entraînement mue par une pédale à bascule et sa lanière de cuir à affiler pendant au bras de son atelier .

- J'affûte les couteaux et les ciseaux, ho ho ho !

Pauvre de lui, nous n'avions jamais recours à ses services. Mon père, ajusteur de profession, se contentait de donner un coup de lime aux couteaux ébréchés avant d'en repasser le fil sur le nez de pierre des marches de la cour et ma

mère "coupait" régulièrement le goulot d'une bouteille pour réaffûter ses ciseaux de couture.

Le réparateur de faïence et de porcelaine ne faisait pas non plus fortune avec nous car on ne cassait rien, et le rétameur n'avait pas plus de succès.

En revanche, le "marchand" de peaux de lapin nous intéressait. Celui-ci ne prenait pas d'argent, au contraire il en donnait. Il arrivait sur son vélo à deux porte-bagages en sonnant dans sa trompe. Son cri traversait les murs et pénétrait dans les maisons.

- Peaux d' lapin peaux !

Ma mère m'envoyait dans la buanderie décrocher la dernière malheureuse dépouille de l'élevage familial. Je vidais la paille qui tendait la fourrure (une peau bien lisse avait plus de valeur) et courait la présenter au négociant qui l'estimait avec une moue dévalorisante. Ce n'était jamais du premier choix, mais il la prenait quand même pour nous faire plaisir !

L'aboyeur de rue passait régulièrement en agitant longuement sa cloche à manche de bois avant de s'arrêter au carrefour, déplier son message et crier son sempiternel :

- Avis à la population...

Il ne savait pas faire les liaisons et ânonnait péniblement son texte, butant sur les mots. Mais non, il ne bégayait pas !

A midi, toutes les sirènes d'usine se mettaient à hurler et les nombreux ouvriers de la dangereuse usine chimique (on racontait qu'un homme était tombé dans une cuve d'acide et que l'on n'avait retrouvé qu'une dent et son alliance en or) revenaient du travail sur leurs bicyclettes à guidon haut. Suivaient le menuisier, habile en dépit de ses doigts coupés, le soudeur assoiffé par son alchimie, le peintre en bâtiment sifflotant comme dans la chanson, le maçon couvert de poussière grise. Alors les dames, qui papotaient sur le seuil de leur maison, rentraient servir le repas de la maisonnée. Mon père, lui, ne rentrait pas le midi.

Travaillant trop loin pour une trop courte pause, il mangeait sur place dans une gamelle le même repas que la veille au soir.

Femmes au foyer, presque toutes mères d'au moins trois enfants, ces dames étaient bien occupées à torcher, moucher, torgnoler les gosses, faire les courses, la lessive au baquet, le raccommodage et la cuisine, mais cela n'empêchait pas la communication.

Je revois encore la plantureuse mère Gantelet qui, ayant subi l'ablation des ovaires - opération rare à cette époque - jupe relevée à deux mains, faisait constater sa cicatrice à qui voulait la voir. Il va sans dire que les gamins de la rue, d'un peu trop loin hélas, n'en perdaient pas une miette.

Et la "rousse" qui vivait en permanence sur le pas de sa porte et qui, auréolée de sa réputation de dévoreuse d'hommes, inquiétait toutes les honnêtes femmes alentour.

- Emile, arrête de regarder par la fenêtre !

- Emile, tu as fini de regarder la rousse !

Notre mère n'échappait pas à la psychose collective.

C'était un peuple vrai, actif, humain, naturel qui vivait là dans une ambiance d'un autre temps. Elle a bien tenu jusqu'au début des années cinquante cette

atmosphère, elle a survécu jusqu'en 1960 mais a ensuite succombé devant l'envahissante télévision et la multiplication des voitures.

La rue est devenue triste et froide mais elle vit encore dans ma tête et dans mon cœur.

Vous comprenez pourquoi je vois cet endroit avec d'autres yeux ?

5. Jeux dangereux.

En écoutant les conversations de mes parents, j'avais appris qu'un obus n'explose que lorsque sa pointe touche un obstacle. Je n'ignorais pas non plus qu'il est nécessaire de percuter l'amorce d'une cartouche pour que l'explosion ait lieu et que la balle parte. Les enfants de mon époque s'amusent de peu de choses : les cartouches retrouvées intactes, et en grand nombre, constituaient une aubaine pour nous.

Pour se procurer de la poudre, il fallait coincer la balle dans le bâti d'une porte et faire levier sur la douille. Cela nous procurait de délicieux frissons accentués par la surenchère verbale à laquelle nous nous livrions.

- Doucement, doucement, ça peut exploser !
- Oui, il paraît que quelqu'un s'est blessé avec une balle.
- Il y a même eu un mort l'autre jour !

Les paillettes de poudre argentée faisaient de merveilleuses lignes d'artifice qui brûlaient en chuintant avec une enivrante odeur de danger. Mais c'étaient les amorces, petites pastilles explosives en métal cuivré situées au culot des cartouches qui excitaient le plus nos imaginations. Nous disposions là d'extraordinaires pétards à bon marché. Certains coinçaient la douille verticalement entre deux grosses pierres et percutaient l'amorce avec un clou de charpentier frappé par un caillou.

Cette technique, efficace mais fruste, ne nous agréait guère. On pouvait faire beaucoup plus raffiné avec un morceau de fil de fer, un bout de ficelle à lier les bottes de paille et un peu de terre glaise.

Après avoir desserti la balle, il fallait boucher la douille pleine de poudre avec un peu de terre jaunâtre, malléable comme de la pâte à modeler qui abonde à faible profondeur dans cette région humide. Tordre et retordre un fil de clôture isolait vite les trente centimètres indispensables.

Quelques tours de ce fil de fer pour maintenir la douille, d'autres spires bien serrées à l'autre extrémité de ce fil pour fixer la balle, façonner ensuite l'ensemble de telle sorte que la pointe de la balle soit au contact de l'amorce, ligoter enfin la douille avec le bout de chanvre et il ne restait plus qu'à expédier le tout dans les airs par un mouvement de fronde.

C'est le poids de la balle et la résistance de la ficelle qui faisaient que l'ensemble retombait bien verticalement. Au contact du sol, la pointe percutait l'amorce qui faisait son office, déclenchant l'explosion... et nos cris de victoire !

Dans les terrains vagues créés par la guerre, nous trouvions quelquefois des macaronis. Oh, il ne s'agissait pas de la denrée alimentaire qui hélas faisait bien défaut en cette époque de restrictions et de tickets alimentaires, mais de petits tuyaux d'une trentaine de centimètres de long, faits de la poudre explosive moulée qui remplissaient les grosses douilles d'obus.

Quelle joie quand l'un de nous faisait une telle trouvaille !

Bien sûr, il fallait d'abord trouver des allumettes, mais c'était bien facile ! Elles étaient vendues par paquets de cinq cents, alors en distraire quelques unes de la réserve familiale passait toujours inaperçu.

Ces allumettes prenaient feu d'un simple frottement sur une pierre et brûlaient ensuite avec une petite flamme bleutée et une suffocante odeur de gaz soufré.

Le jeu consistait à tenir le macaroni de poudre agglomérée sous la semelle de la galoche et à lui présenter l'allumette préalablement frottée sur la surface rugueuse d'une brique. Au premier contact avec la flamme, le tube de poudre étincelait, vibrait sous le pied puis, par réaction s'échappait en zigzaguant, bondissait, plongeait, virait, fusait, poursuivait l'un, attaquait l'autre, laissant derrière lui un sillage d'âtre fumée bleutée.

Que d'émotions, quelles délicieuses frayeurs quand le tube incandescent fonçait sur nous avec détermination, nous obligeant à improviser des esquives : écart des jambes, pied levé, saut groupé, pas de côté.

Etrange ballet des garnements d'une époque révolue...

Les obus non explosés abondaient. Les démineurs et les artificiers, surchargés de travail, tardaient à les enlever. L'un d'entre eux est resté plusieurs jours dans le caniveau de la rue Jean-Jacques Rousseau, près de la voie ferrée : ventre marron, ogive explosive argentée, superbe et terrifiant.

C'est notre copain Jeannot qui de loin lui a jeté la première pierre, ratant la cible ! Mais mon frère et moi étions plus adroits ! Plusieurs fois nous avons touché d'un caillou précis le corps ventru de l'obus !

Non, pas l'ogive... Pourquoi cette question ?

Sur le glacis séparant notre rue de la voie ferrée, il nous arrivait de faire un feu de vieux morceaux de bois sortis des décombres. Le feu est magique quand on a une âme d'enfant !

Avec les copains, assis en rond autour du brasier, nous inventions des histoires "vraies", disions avec délectation du mal des filles, faisons des projets de chapardage ou élaborions la stratégie d'une guerre contre les voyous d'un autre quartier de la ville...

C'est un grand facétieux de la bande qui a tiré la première cartouche intacte en la lançant dans le feu et en hurlant avec jubilation:

- A plat ventre tout le monde, ça va sauter !

Ça a explosé ! Ça a projeté des étincelles ! Ça a sifflé à nos oreilles ! Mais on a continué, on a recommencé, morts de peur et fiers de ne pas le montrer.

Je souhaite de tout cœur que ces balles perdues l'aient été pour tout le monde. En tout cas, jamais personne ne fut blessé dans notre bande d'enfants de la guerre.

6. Antoinette.

Notre logement se trouvait au milieu de la ligne continue de coronas de la rue Hébert. Ce n'était d'ailleurs pas un vrai coron comme dans le nord minier mais plutôt une maison avec un étage, mitoyenne des deux côtés, donnant d'une part sur la rue et de l'autre dans une petite cour fermée de murs de briques et d'une porte aveugle.

Le sol de cette cour était fait pour moitié d'une allée en ciment, le reste était en terre battue. Au fond de la courette se trouvait une sorte de remise que nous appelions la buanderie.

Là, mes parents élevaient, dans quatre clapiers grillagés, plusieurs couples de lapins, mes amis éphémères...

Quand la solitude me prenait, j'allais leur parler, récompensant leur attention par quelques brins d'herbe, une carotte détournée de la réserve ou un bout de croûton de pain sec.

Dans cette buanderie, ma mère remisait la planche à laver, les lessiveuses ainsi que le baquet de rinçage quand elle avait fini de frotter - à la brosse de chiendent - le linge de la famille et les bleus de travail de mon père. Ce même baquet servait aussi de baignoire pour la grande toilette hebdomadaire.

Il faisait chaud en ce jour ensoleillé de fin de printemps et je jouais dans notre petite cour avec la fille d'une voisine.

Antoinette était une vraie poupée blonde et rose, aux yeux bleus et aux longs cheveux tressés.

Il faut dire que je ne jouais avec les filles que le matin, quand la bande de copains du quartier ne s'était pas encore rassemblée. Je trouvais que les filles manquaient singulièrement d'idées de jeu : la corde à sauter, la marelle ou la balle au mur ne me passionnaient guère.

J'avais bien essayé d'initier Antoinette aux plaisirs du foot en lui imposant de me tirer des buts, mais les balles n'obéissent pas aux pieds des filles.

- Tu sais pas jouer, j'arrête !

Elle avait des excuses, car réussir à dompter ce qui nous servait de ballon tenait de l'exploit. Nous fabriquions nos balles avec du papier-journal froissé en boule et maintenu en forme de sphère par une série d'anneaux de caoutchouc découpés dans une vieille chambre à air de bicyclette.

- On fait une partie simple ?

La partie simple consiste à envoyer à la main la balle contre un mur et à la rattraper en faisant chaque fois une figure différente comme frapper dans ses mains, tourner sur soi-même, se tenir sur un pied... tout ceci en chantonnant ce que l'on fait.

- Non, c'est toujours pareil, c'est un jeu de fille, c'est pas drôle !

Je veux bien avouer maintenant que les filles étaient plus adroites que nous - les mâles - à ce jeu, et que, à cette époque surtout, les garçons se devaient d'être toujours les meilleurs.

- On joue à quoi alors ? A la corde ?

- Non, non, viens plutôt voir les lapins.

- Oui, je veux bien.

Antoinette disait toujours oui.

Et c'est là, dans la remise, pendant qu'Antoinette -toute fraîche dans sa robe de vichy rose et blanc- tentait de faire passer une carotte à travers le grillage de la cage tandis que le lapin tirait de son côté, déclenchant ses rires, que je connus la première émotion amoureuse de ma vie.

Fut-ce à cause de l'odeur lourde et musquée des animaux, ou bien parce que pour la première fois je me trouvais dans un lieu clos avec une fille, ou peut-être encore la vue des cheveux fous, échappés de sa tresse, qui moussaient sur ses tempes et dans son cou? Je sentis soudain mes artères battre et une chaleur intense me gagner.

- Regarde, dis-je en lui montrant les lessiveuses, c'est là-dedans que je me lave.

- C'est vrai ?

- Oui, on fait comme ça...

Je libérai le baquet de ce qui l'encombrait et en enjambai le bord.

- Viens avec moi !

- Dans le baquet ?

- Oui, je vais te montrer.

- Il n'y a pas d'eau, on peut pas se laver !

- On fait semblant, j'enlève ma chemisette, et toi ?

- J'ai que ma robe.

- Enlève-la !

- Tu crois ? On peut nous voir !

- Mais non, ma mère est aux commissions. Et puis si on veut jouer à la toilette, il faut bien !

Antoinette prit le bas de sa robe en croisant les bras devant elle et, se déhanchant d'un pied sur l'autre, fit passer le vêtement par dessus sa tête, laissant apparaître son mignon petit corps nacré simplement habillé d'un petit slip blanc.

- Enlève aussi ta culotte, on peut pas nous voir je te dis.

- Oui si tu enlèves aussi la tienne !

- Bon, allez, ensemble.

Je défis mes boutons pendant que ma petite amie se penchait, faisant glisser son slip à ses pieds

. Ce fut l'instant de tous les émois.

Quand elle se redressa, je ne vis plus que sa vulve de petite fille, ourlée, dodue, avec son adorable et mystérieuse fossette rosée prolongée d'un trait plus sombre.

J'eus du mal à enlever ma culotte tant mon pénis était tendu et tant la chaleur qui m'inondait contrariait mes gestes. Antoinette fit entendre un petit rire de fille. Elle toucha délicatement mon sexe érigé :

- Qu'est-ce que c'est que ce bâton !?

Elle n'avait jamais vu ça !

La gorge nouée, je ne répondis pas et posai le bout de mes doigts sur sa troublante fossette. Elle se laissa faire. Combien de temps dura ce moment de paradis : elle tenant mon zizi à pleine main et moi caressant doucement le bas de son ventre ? Je ne sais... Le temps s'était arrêté.

Soudain, depuis la cuisine, la voix de ma mère arriva, nous pétrifiant :

- Daniel, tu es là ?

- Hein ? Oui, on regarde les lapins.

- Tu es avec qui ?
- Avec Antoinette, on leur donne à manger.
- Bon, on va bientôt dîner nous aussi.

Je remis en silence le matériel à sa place pendant qu'Antoinette, le visage écarlate et les yeux baissés finissait de remettre sa robe. Le charme était rompu.

Quelques temps après, me trouvant dans la cuisine par une même matinée ensoleillée, je me rendis compte avec une surprise mêlée de honte rétrospective que les vitres de la porte ouverte, faisant office de miroir, permettent de distinguer toute la cour et jusqu'au fond de la buanderie ! Il m'arrive encore d'évoquer ce moment et de me demander quel âge je pouvais avoir alors: sept ans, huit peut-être, certainement pas plus. Antoinette est restée quelque temps mon amie, nous n'avons jamais parlé de cette matinée.

Si un jour tu as l'occasion de lire ces lignes, Antoinette, je veux que tu saches que le souvenir de ce moment me fait toujours chaud au cœur et que, n'en déplaise au curé de l'époque, j'en garde une impression de grande pureté.

7. Le maréchal-ferrant.

Non loin de chez nous, dans la rue Jean-Jacques Rousseau, face à la voie ferrée, se trouvait la grande maison et l'atelier d'un artisan dont l'enseigne en fer ouvragé indiquait: "Maréchal-ferrant Charron A.Lavigne". Il se passait là des choses extraordinaires.

Aussi, quand j'entendais le "clip-clop" sonore des lourds chevaux ardennais martelant le cailloutis de la rue, je courais jusqu'à l'atelier au portail ouvert à deux battants pour assister au ferrage : étrange et merveilleux spectacle d'une époque finissante.

L'animal, trépignant de peur, était conduit à grand renfort de jurons par son paysan de maître dans le "travail" où sangles et cordages le tenaient immobilisé.

Le maréchal-ferrant, collé contre la flanc de l'énorme bête, lui saisissait une jambe, la pliait vers l'arrière en la calant contre son tablier de cuir noirci et, prestement, de deux tours de lanière, la maintenait en bonne position.

Alors, les instruments de torture posés sur le proche établi entraient en action. Les pinces redressaient les clous forgés recourbés sur le dessus du sabot. Un coup de marteau sur chaque pointe, un autre sur le burin glissé entre le fer et la corne, quelques allers et retours de tenaille et cling, le vieux fer, brillant d'usure, tombait en sonnant sur la pierraille du sol.

Ensuite, le tranchet grattait les débris de terre et de crottin adhérent à la corne puis coupait les irrégularités du sabot. Le maréchal-ferrant positionnait avec soin le fer neuf, taillait et raclait l'ongle de la bête, puis, relevant sa casquette, il se frottait pensivement la nuque devant la jambe toujours maintenue pliée du cheval.

Il se dirigeait ensuite vers la forge de ferrage protégée par un toit en avancée, collé contre le mur de la maison.

Visage noir des émanations du charbon, tablier luisant de crasse reflétant les lueurs du brasier, armé de sa longue pince, c'est Vulcain en personne qui faisait rougir le fer avant de le marteler sur l'enclume.

Venait alors la torture, affreuse, inhumaine, qui me faisait frémir d'horreur : le fer encore rouge était appliqué sous le pied de l'animal dans une horrible fumée nauséabonde. Prestement, ce terrible voisin plongeait le fer dans une cuve pleine d'eau qui sifflait de la vapeur s'ajoutant à la fumée de corne brûlée. Le fer remis en place, le bourreau enfonce alors de nouveaux clous à grands coups de marteau puis de quelques pichenettes de la panne de son outil, il recourbait les pointes dépassant de l'ongle du cheval avant d'ébarber au tranchet la corne brûlée.

Un geste bref et l'entrave tombait, libérant le pied de l'animal martyrisé.

- A l'autre patte maintenant, bougonnait l'homme. Et le terrible spectacle recommençait !

L'atelier de charronnage se trouvait de l'autre côté de la maison.

Là, par la magie des mains de l'artisan, les scies coupaient, les planes raclaient, les rabots lissaient et le bois de frêne vivant se transformait : les pièces se collaient, se mariaient, s'emboîtaient pour former ridelles et planchers, timons, roues et brancards des charrettes dont les chevaux venaient

prendre possession.

Ce qui me fascinait le plus, c'était la fabrication des roues : tenonnage des rayons dans les mortaises du moyeu, assemblage des pièces de bois recourbées et façonnées qui, en se juxtaposant, formaient le cercle de la grande roue. Comme cela semblait facile de bien travailler ! Chaque geste arrivait à point nommé, précis, économe, évident.

Entre la maison et le jardin, près de l'atelier se trouvait la fosse de cerclage : un bassin d'un mètre sur trois, profond de deux mètres au moins et plein d'une eau d'un vert noirâtre sur laquelle flottaient toujours de petits morceaux de bois brûlés.

C'était un grand spectacle quand le charron et son aide adaptaient à grands coups de massettes le cercle de fer rougi à la roue posée à plat sur un bâti. Le bois fumait puis s'enflammait. Alors le patron devenait fébrile, il invectivait son commis, cognait à coups redoublés sur le fer malléable.

Puis, sur un signe du charron, l'apprenti relevait la roue dans le moyeu de laquelle il glissait un axe. Ils soulevaient alors rapidement cette roue pour la plonger dans la fosse où l'eau s'évaporait en chuintant au contact du métal surchauffé, soudant le fer rétréci au bois comprimé.

Le maréchal-ferrant avait une fille de mon âge : Claudine.

Je la trouvais plutôt jolie puisqu'elle n'avait que peu de taches de rousseur. Et puis elle s'habillait de rouge avec un ruban assorti dans les cheveux !

J'allais quelquefois jouer avec elle. Mon grand frère m'accompagnait volontiers, surtout à l'époque des poires que nous cueillions vertes sur les arbres de son jardin.

Nous avons trouvé ce jour-là un jeu original. Il consistait à lancer verticalement avec force un vieux manche à balai dans l'eau du bassin de refroidissement. Archimède étant sûrement passé par là, le bâton resurgissait avec une égale violence, allant jusqu'à sortir complètement de l'eau avant de se coucher. Chacun notre tour, nous récupérions le bout de bois et un concours de hauteur s'organisa spontanément.

Je ne me souviens plus qui gagna la compétition, mais je sais bien qui la perdit ! C'est au quatrième ou cinquième essai que, tentant de récupérer ce fichu manche à balai, je trébuchai et plongeai tête première dans l'eau glauque. Plus petit qu'une roue de charrette, je n'avais pas pied, et bien entendu ne savais pas nager !

Mes yeux étaient restés ouverts car quand j'y repense, outre la sensation de froid sur tout le corps, je revois le vert foncé de l'eau.

Je me suis senti perdu, j'allais me noyer, j'étais sûr que j'allais mourir quand soudain, merci Archimède, le soleil m'aveugla et mes bras agrippèrent le bord de la fosse.

Mon frère m'aida à sortir, toussant et suffoquant, livide et abasourdi. La mère Lavigne, attirée par les cris de sa fille, arriva.

- Viens vite, fit-elle en m'entraînant vers la villa, suivis de Claudine et de Jean-Claude...

- Déshabille-toi !

- Non, non... murmurai-je en regardant sa fille.

Elle dut comprendre car elle lui ordonna d'aller chercher des habits dans sa chambre.

Et c'est vêtu d'une robe de vichy rouge et blanc que je fis un trajet remarqué jusqu'à notre maison où je fus accueilli par un énorme éclat de rire !

Mes parents qui, avant ma naissance, avaient souhaité avoir une fille étaient servis cette fois !

Bien sûr une grande peur rétrospective leur vint quand ils connurent les tenants de l'histoire...

Quant à moi, j'en fus quitte pour une bonne "tasse" d'eau croupie, la très grande honte d'avoir été vu habillé en fille et, bien sûr, un inévitable sermon !

8. Au coin de la rue.

Au coin de la rue Hébert, vers la voie ferrée, un mur de briques rouges d'une hauteur de deux mètres clôturait la propriété de monsieur Lavigne, le maréchal-ferrant.

Contre ce mur, sur l'espèce de trottoir en terre qui bordait la chaussée se trouvaient un jour entreposées des billes de bois : grumes de peuplier attendant le bon vouloir du scieur. C'est qu'après la guerre il fallait reconstruire, et le bois de charpente, hâtivement coupé était entreposé n'importe où !

Ces troncs nous ont, pendant plusieurs semaines, servi de poutres d'équilibre, de refuge quand nous jouions à "chat perché", de cachette, de fortin dans les petites batailles de quartier. Grossièrement empilés, ils présentaient néanmoins et fort heureusement une bonne stabilité. L'un d'entre eux, le plus gros, dépassait les autres de plusieurs mètres, c'est sur celui-ci que, à l'aide d'une planche, nous confectionnâmes une balançoire.

Un grand coup de talon pour monter, une grande secousse à l'atterrissage !

- Jean-Claude, avance-toi un peu plus sur la planche, tu es trop lourd ! Dis-je à mon frère.

- Alors à deux contre un, Jeannot, monte avec Daniel... Avancez-vous tous les deux, je ne peux plus redescendre !

- Attendez, je monte debout au milieu, je vais vous faire balancer...

Nous avons parfaitement assimilé la théorie des leviers !

- Si on jouait au lance-pierres ! Fit mon frère.

- Mais on n'a pas nos lance-pige ici, répondit Jeannot.

- Non, t'as pas compris, c'est un nouveau jeu...

- Ben explique !

- C'est bien simple, on fait pencher la balançoire d'un côté et on pose une pierre sur le bout d'en bas, puis on saute à pieds joints sur l'autre côté de la planche. Regardez, comme ça !

Et en effet, sous l'impact des pieds de mon frère, la planche bascula violemment et le caillou fut catapulté dans les airs.

Alors, bien entendu, ce fut la surenchère !

Ce fut à qui propulserait le plus loin, le plus haut. Puis, un caillou ne suffisant plus à notre plaisir, nous en mîmes deux, puis trois, puis cinq. Ensuite on varia les projectiles. Le bâton nous déçut par sa trajectoire trop molle mais la boîte de conserve pleine de l'eau puisée dans les mares des caniveaux malodorants nous fit mourir de rire : on savait faire pleuvoir en plein soleil !

C'est au moment où, lassé de ce jeu, mon attention fit attirée par autre chose que je pris la plus formidable claque de ma vie. Mon frère ayant fait un dernier bond catapulteur, la planche, brutalement remontée, vint me frapper avec une extrême violence sous le menton. Mes dents claquèrent et ma lèvre inférieure vint exploser contre les incisives du haut que j'avais déjà fort développées.

C'est bien vrai que dans ce cas on voit trente six chandelles ! Et j'ajouterai une comète, quelques étoiles et bon nombre de soleils ! Quand un héros de B.D se réveille après un coup sur la tête, l'auteur lui fait dire "Où suis-je ?", je vous assure que c'est exactement la question qu'on se pose dans ce cas.

Le mur contre lequel les grumes se trouvaient appuyées défendait le jardin, les fraises et les poires du père Lavigne contre les maraudeurs de notre espèce. Pour plus de sécurité encore, ce brave homme avait fait sceller au ciment des tessons de bouteilles sur la margelle de ce mur.

Prévoyants, nous profitâmes de l'élévation que nous donnaient les billes de bois pour araser soigneusement à coups de cailloux ces monstrueux bouts de verre, juste en face du poirier le plus prolifique.

C'est ainsi que, quelque temps après, les grumes ayant été emportées par le scieur, nous pûmes cependant, en sautant et en nous agrippant à la margelle nettoyée, nous servir quotidiennement en délicieux fruits verts au prix bien sûr de quelques éraflures à la paume des mains.

L'habitude de l'impunité fit que notre vigilance se relâcha.

Un matin, assis dans l'herbe qui avait repoussé à la place des troncs d'arbres enlevés, alors que nous croquions avec appétit nos succulentes poires vertes, je vis, interloqué, mon frère et nos deux copains du jour bondir sur leurs pieds et s'enfuir à toutes jambes. Par réflexe, je me levai pour les imiter, mais trop tard ! Il était là !

Le père Lavigne !

Bouche pleine, trognon de poire à la main, impossible de nier !

Je reçus sur l'oreille droite une gifle qui compte dans la vie d'un "galvaudeux". Croyez-moi, un maréchal-ferrant, ça possède une sacrée force dans les bras ! Certes, chaparder ses fruits lui causait préjudice à cet homme mais que dire de celui qu'il m'a fait lui, si grand, si fort et si riche.

Mes parents, inquiets des douleurs à l'oreille que j'eus par la suite m'extorquèrent la vérité, mais ils n'osèrent jamais porter plainte contre lui. Il est probablement mort maintenant, paix à son âme, et fasse le ciel que mon oreille arrête de siffler !

Triste coin de rue n'est-ce pas ?

Mais non, pas vraiment !

Car à quelques pas de là, de l'autre côté de la chaussée, quelques mètres carrés de terrain vague compensent en moi le souvenir de ces deux formidables claques.

En ce lieu négligé, sur les monticules de terre et de gravats avaient poussé plusieurs pieds de fausse rhubarbe : la teigneuse bardane. Cette plante à l'odeur âcre et pénétrante avait un double intérêt. Ses "tignons", qui se soudaient miraculeusement les uns aux autres par simple juxtaposition, permettaient la confection de moelleux tapis végétaux en camaïeu de bleus, de verts et de mauve (mes premiers et éphémères tableaux), mais surtout, ils constituaient d'affreux - quoique inoffensifs - projectiles détestés des filles par leur faculté de s'accrocher partout et en particulier dans les cheveux.

Toutes les copines du quartier y ont eu droit !

Et aussi, je dois bien le reconnaître, quelques braves passantes qui n'avaient pas, fort heureusement, les jambes à la hauteur de leur colère !

C'est là aussi que nous jouions à divers jeux de billes (en terre car les agates étaient hors de prix) : au "Serpent" que la bille poussée d'une chiquenaude devait suivre sans sortir ; à la "Métropole" où quatre petits trous dans la terre représentaient les grandes villes à gagner avant d'essayer de conquérir Paris, le trou central ; à la "Ligne", où le plus près du trait gagnait la bille de l'autre.

C'est là aussi que, seul parfois, je me suis laissé pénétrer par la douce chaleur du soleil de mars, frissonnant de bien-être à l'abri des rafales du vent printanier.

- Daniel, il faut mettre quelque chose sur ta tête si tu sors, le soleil de mars rend fou ! affirmait ma mère, pensant sans doute à d'autres choses. Il est vrai que ce soleil a des vertus particulières, tous ceux qui naissent aux alentours de Noël en sont la preuve !

9. Les filles d'en face.

Zozotte et Rolande habitaient, de l'autre côté de la rue.

Filles du Nord, elles avaient les yeux clairs, les cheveux filasse et du brun de Judas sur le nez.

Elles avaient le même âge que nous et furent nos camarades de jeu quand aucun copain ne se présentait. Nous les trouvions un peu nunuches car elles refusaient de tendre des ficelles en travers de la rue pour arrêter les cyclistes, n'acceptaient pas de tirer les sonnettes des braves gens de la rue et ne volaient pas les poires du maréchal-ferrant (mais en mangeaient volontiers quand on leur en offrait).

Elles aimaient nous attirer chez elles quand leurs parents n'y étaient pas. Faute de mieux, on acceptait.

Les devinettes constituaient leur jeu favori. Elles adoraient faire les questions et les réponses :

- Qu'est-ce qu'on lance en l'air blanc et qui retombe jaune ?

- ...

- ...

- Un œuf parce que quand il retombe, il se casse !

- Et si c'est un œuf jaune ?

- Vous êtes bêtes ! Qu'est-ce qui a quatre pattes le matin, deux à midi et trois le soir ?

-

- C'est l'homme !

- Pourquoi ?

- Quand il est petit, il marche à quatre pattes, ensuite sur deux pieds et quand il est vieux, il prend une canne !

- C'est idiot, il ne fait pas cela dans une journée !

- Mais si, la journée, ça veut dire la vie...

- Alors tu n'avais qu'à dire la vie directement, on aurait deviné !

- C'est mieux quand il faut chercher. Allez, une autre, qu'est-ce qui n'est jamais cuit ?

- Pfuff, on sait pas...

- Le mensonge car il est toujours cru.

- Ah, c'est malin ! Bon, on joue à autre chose ?

- D'accord, allez, on joue au docteur. On va d'abord vous prendre la température. Rolande, va chercher des thermomètres.

- Hein ? On n'en a pas...

- Si ! Et Zozotte chuchota à l'oreille de sa soeur.

Rolande s'en fut et revint avec... des aiguilles à tricoter.

- Voilà, prenez votre fièvre !

- Pour de vrai ?

- Ben oui !

- Il faut se mettre l'aiguille à tricoter dans le ... ?

- Ben tiens !

- Et c'est toi qui nous le fait ?

- Ça va pas ! Allez, dépêchez-vous ! Pour pouvoir vous soigner, il faut d'abord savoir ce que vous avez.

En écartant le tissu de la jambe de ma culotte courte, je pus mener à bien l'opération, mais mon frère préféra ses aises et tout baisser, faisant rougir et pouffer les deux docteurs.

- Vous prenez vraiment ? fit Zozotte mi-incrédule.

- Bien sûr, tiens, ça y est !

Zozotte prit les aiguilles de nos mains et fit semblant de lire, avec un air de dégoût bien compréhensible. Le diagnostic tomba :

- Bon, toi tu as la tuberculose et toi, tu as la grippe.

- Non, la grippe c'est pas assez grave, intervint Rolande, il a la jaunisse.

- La jaunisse, la rougeole ou la verdasse, c'est pas grave ! se moqua mon frère.

- Alors c'est la scarlatine. On va vous donner des médicaments.

Elles disparurent dans la cuisine pour bientôt nous apporter à chacun un verre rempli d'une mixture épaisse et blanchâtre.

- Boivez, ça va vous guérir !

- C'est quoi ?

- C'est le médicament !

Se "dégonfler" devant des filles étant hors de question, avec une grimace nous avons bu !

Qu'y avait-il dans ces verres ? En vérité je n'en sais rien. Du lait, c'est sûr car n'ayant jamais aimé ça, je savais le reconnaître. Mais ensuite... Elles ont dû récupérer divers reliefs dans le garde-manger qui tenait lieu de réfrigérateur et mélanger le tout avec une perfide jubilation.

- Ca y est, on est guéris. Maintenant, c'est nous les docteurs, déshabillez-vous.

- Hein ? Pourquoi ?

- Pour vous ausculter tiens !

- Qu'est-ce qu'on doit enlever ? demanda Zozotte.

- Ta robe d'abord ! fis-je avec un secret espoir.

Zozotte croisa les bras devant elle, prit le bas de sa robe et commença à lever son vêtement.

- Arrête ! T'es pas folle ! Si maman arrive et te voit, on va recevoir une fessée ! intervint Rolande, sinistre rabat-joie.

- Ah non ! Vous n'avez pas le droit de dire non ! Nous on s'est laissé faire !

- Vous êtes des cochons, vous voulez nous voir toute nues !

- On est les docteurs, on a le droit !

- Oui ben non ! C'est pas du jeu, on joue à autre chose.

- Alors vous jouez toutes seules, nous on n'aime pas les tricheuses ! Allez viens Daniel !

Nous partîmes, fiers comme des petits coqs, mais en vérité secrètement navrés de n'être pas parvenus à nos fins.

10. Hannetons.

La fin du printemps provoquait invariablement l'émergence des hannetons. Chaque année avait son lot mais, cycliquement, tous les trois ans, une véritable calamité s'abattait sur les vergers et les cultures de la région, au grand dam des petits jardiniers du dimanche et des grands propriétaires terriens : des colonies d'insectes sortaient de terre pour se régaler de feuilles tendres et de jeunes pousses.

Nous n'avions aucune pensée apitoyée pour les cultivateurs, victimes de ce fléau agricole (victimes qui d'ailleurs ne demandaient pas encore d'indemnité au gouvernement).

Les hannetons ! Ces adorables petits animaux au corps brillant et coloré, dévaster les récoltes ! Les adultes exagéraient toujours tout...

Inoffensives petites bêtes, ces insectes constituaient d'originaux jouets animés qui chatouillaient et picotaient doucement la paume de la main avant d'écarter leurs élytres et s'envoler quand on ouvrait les doigts.

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi les filles poussaient de tels hurlements quand on s'approchait d'elles en tenant délicatement le scarabée entre le pouce et l'index. Bon, d'accord, leurs petites pattes hérissées s'emmêlaient fortement dans leurs longs cheveux filasse ou grattouillaient quelque peu leur peau fragile quand on glissait par surprise l'insecte dans le décolleté de leur robe, mais tout de même, pas de quoi en faire une phobie !

Il fallait d'abord les capturer !

La première façon de chasser que nous avons mis au point consistait à les abattre d'un coup de chiffon quand, probablement attirés par la chaleur de notre corps, ils se hasardaient à nous entourer de leur lourd vrombissement crépusculaire. Mais cette méthode n'était pas très rentable.

On avait entendu dire que ces charmantes petites bestioles dormaient dans les arbres pendant la journée.

Un bon moyen de faire moisson de ces gentils insectes consistait donc à secouer les arbustes des environs de toutes nos jeunes forces et, quand le hasard et Saint Hubert voulaient bien s'en mêler, les coléoptères, trop lents pour ouvrir leurs élytres et prendre leur essor pendant le court moment de leur chute, tombaient sur le sol en manne inattendue.

Pour eux, c'était alors la prison d'un emballage à camembert qui se transformait en boîte à musique pleine de crissements, de cliquetis et de petits grattements.

Un bout de coton à reprendre (subtilement emprunté dans le carton à ouvrage de maman) fixé à une patte arrière, il suffisait d'imprimer un délicat mouvement de fronde à l'ensemble pour décider bien vite l'animal à réapprendre à voler en tirant son oriflamme, semblable aux avions publicitaires qui longent nos plages à longueur d'été.

Jean-Claude avait trouvé mieux encore: il unissait deux scarabées aux extrémités d'un même fil et lançait le tout très haut dans le ciel. L'un contrecarrant l'autre, les insectes, incapables de s'entendre, volaient alors en rond jusqu'à ce que la fatigue les oblige à se poser.

Un jour, l'un d'entre eux, par bonheur non ficelé, s'échappa en classe de sa

boîte-prison.

- Qui s'est permis d'apporter ce coléoptère à l'école ? s'enquit le maître, sourcils froncés.

- Il a dû rentrer par une fenêtre m'sieur, fit une voix anonyme, pleine d'à-propos.

L'air était doux, l'instituteur venait d'aérer la classe, la réponse était plausible. Pour ne pas être en reste de présence d'esprit, le maître en profita pour faire une leçon de choses sur les métamorphoses du hanneton. Le thème dût d'ailleurs lui donner des idées car le soir même il nous demanda de faire une collecte de tous les insectes à carapace que nous pourrions trouver. Ce genre de devoir du soir recueillait tous les suffrages !

Verts cétoines des rosiers, carabes noirs ou dorés, doryphores zébrés, hannetons bien sûr, bousiers, coccinelles et même impressionnants rhinocéros de sciure, nous lui apportâmes le lendemain matin une incroyable provision de coléoptères de toutes les couleurs.

Le maître classa et conserva ces infortunés scarabées dans des bocaux emplis de formol qu'il rangea au fond d'une armoire.

Un mois après, peu de temps donc avant les vacances, notre instituteur nous fit faire un concours de rosaces et sélectionna la plus réussie qu'il reproduisit au compas, à grande échelle, sur une feuille de contre-plaqué.

Les coléoptères, assemblés par espèce et par couleur, collés sur le bois en suivant le dessin de la rosace, constituèrent un tableau entomologique pour le moins original qui eut beaucoup de succès au moment de la fête de l'école, lors de l'exposition des travaux d'élèves.

Un beau matin de ce même printemps- il faisait effectivement très beau ce jeudi là - maman nous mit à la porte.

- Allez jouer dehors, je ne veux personne pour m'empierger quand je passe la loque à loqueter.

Comprenez : "personne dans mes jambes pendant que je lave le carrelage à la serpillière".

Obéissants, nous sortîmes dans la cour.

Jamais à court d'idée, mon frère voulut renouveler sa provision de hannetons.

Je ne sais plus exactement comment il s'y prit, il dut escalader la porte du bout de la cour, de là passer sur les tôles couvrant la buanderie des voisins, puis, par le tuyau de descente du chéneau, se hisser sur le toit de tuile couvrant d'un seul tenant toutes les maisons de la cité.

- Y a plein d'hannetons dans les gouttières ! s'écria-t-il, ravi.

Maman, toujours frottant le sol de la cuisine, m'aperçut, seul, immobile, béant, tête levée vers le ciel. Cela dût l'intriguer car, posant là balai et serpillière, elle descendit les quatre marches donnant dans la cour et regarda dans la même direction. Tout son corps se contracta puis elle dit d'une voix douce, très inhabituelle :

- Jean-Claude, qu'est-ce que tu fais ?

- Je cherche des z'hannetons, m'man !

- Viens voir, j'ai quelque chose à te montrer, descend doucement.

Confiant, il fit agilement le trajet inverse. A peine eut-il posé le pied dans la courette qu'il eut le bras happé par la tenaille tremblante des mains de ma mère.

- Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu fais encore des bêtises ! J'en ai marre ! Et ton père qui n'est pas là ! Il va finir par t'arriver malheur ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu... Cette fois, tu as dépassé les bornes, je t'emmène aux gendarmes ! Daniel, tu restes là et tu ne bouges pas, compris ?

Et maman, volonté inflexible, prit la main de mon frère pour l'entraîner, visage décomposé et jambes molles vers le commissariat de police.

- Non m'man, j'le f'rai plus, non...

- Je n'ai plus confiance en toi ! Allez, on y va !

Une demi-heure après elle revint, seule, visage fermé. A mon air anxieusement interrogateur, elle répondit sans sourire :

- Ton frère a besoin d'une bonne leçon, ils l'ont gardé au commissariat !

J'avais la gorge trop nouée pour demander d'autres explications, pour plaider sa cause. J'étais abasourdi. Jean-Claude, mon frère Jean-Claude, prisonnier des gendarmes, loin de la maison. J'allais être tout seul désormais...

Jean-Claude réapparut une heure plus tard, profil bas, les yeux baissés devant l'autorité, l'air repentant.

- Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Lui demandai-je dès que nous pûmes nous éloigner hors de portée des oreilles de maman. Ils t'ont mis en prison, Ils t'ont battu ?

- Oh non, ils m'ont juste mis au piquet et m'ont fait promettre de ne pas recommencer, c'est tout !

Une sacrée bonne femme notre mère, non ?

11. La maison cassée.

Lors de l'offensive allemande de juin 1940, une torpille aérienne avait explosé dans le jardin d'un voisin. Nous étions à ce moment-là fort heureusement réfugiés en Bretagne.

Quelques maisons de notre rue avaient été sinistrées. Celle que nous louions au 24 de la rue Hébert n'avait perdu que porte et fenêtres - ce qui avait permis aux pilliers de vider armoires et placards - mais l'une des maisons voisines, la plus près de l'explosion était devenue inhabitable et tardait à être réparée. Je l'appelais la maison cassée.

Elle me fascinait.

De simples planches clouées sur l'huissierie de la porte manquante en interdisaient l'accès. C'était une barrière plutôt symbolique pour les garnements du quartier dont bien sûr nous faisons partie mon frère et moi.

- Il ne faut pas jouer près de cette maison, nous répétait notre mère, les tuiles ne tiennent plus, elles vont vous tomber sur la tête! Et surtout, n'essayez pas d'entrer dedans !

- Oui, m'man.

Trouver une barre de fer fut plus difficile que de faire fi de l'autorité maternelle. Une vieille penture de fenêtre nous servit de levier. Cric, crac, voilà l'interdiction levée et nous dans la place.

Nous ? Mon frère Jean-Claude, Jeannot, notre bon copain de l'époque et moi. Elle était vraiment abîmée cette maison. Les plâtres du plafond étaient tombés laissant à nu les liteaux d'accrochage.

Le papier peint des murs, taché, moisi, se décollait ça et là et les portes intérieures avaient été enlevées de leurs gonds.

Un battant de fenêtre sans carreaux pendait, tenu encore par sa seule attache inférieure. Le jour filtrait par les interstices des planches, éclairant un pauvre mobilier probablement indigne de la cupidité des détresseurs de sinistre : trois chaises estropiées, une table bancale et un buffet en bois blanc recouvert de gravats.

Un escalier droit d'une quinzaine de marches et d'une seule volée, collé contre un mur, menait à l'étage. Sur le limon, à la place d'une rampe, se trouvait une cloison faite de briques de mâchefer et de chaux. Sous cet escalier étaient aménagés deux placards primitivement destinés à héberger la batterie de cuisine, mais ils ne renfermaient plus que de vieux papiers.

- Regarde Daniel, c'est chouette, il y a des illustrés là-dedans ! fit mon frère.

- Venez voir ! cria Jeannot depuis le milieu de l'escalier.

- Attends un peu, ici il y a des livres et des images.

- Si ! Venez tout de suite, c'est marrant !

- Qu'est-ce qui est marrant ?

- Ça bouge !

Délaissant le placard et ses trésors, nous suivîmes Jeannot dans les marches.

- Qu'est-ce qui bouge ?

- Ça ! fit Jeannot en appuyant de ses deux mains sur la cloison de mâchefer.

En effet, répondant à la poussée, le mur avait reculé de quelques centimètres, reprenant ensuite sa place en un petit mouvement de va et vient. Montant dans l'escalier, nous poussâmes à notre tour et le mur se remit à osciller.

- Allez, tous les trois ensemble, ho hisse !

Séduits par le jeu, nous combinâmes nos mouvements, rythmant nos efforts. La cloison bougea de plus belle, faisant vibrer l'escalier. Une poussée un peu plus forte l'entraîna ettement vers l'extérieur, quelques gravats se détachèrent. Le mur hésita, puis, dans son mouvement de retour s'écroula sur les marches et l'escalier s'effondra dans un bruit de fin du monde.

Pas un cri, pas une plainte, il s'en suivit un silence de mort. Nous gisions là, parmi les parpaings de mâchefer, hébétés, stupides, incroyables.

Je vis mon frère enlever un à un les morceaux de cloison qui lui recouvraient une jambe, laissant apparaître une balafre béante sous la rotule.

- T'as rien ? me demanda-t-il en grimaçant.

- Je ne crois pas...

- Ça va Jeannot ?

Jeannot ne répondit pas. Il nous jeta un œil hagard et, trébuchant dans les débris, se sauva aussi vite que lui permit l'ouverture entre les planches de l'entrée.

- Tu peux te lever ? reprit Jean-Claude serrant à deux mains son genou blessé.

- Oui, je crois que j'ai rien. Mais toi, tu saignes...

- C'est juste une coupure.

- Qu'est-ce qu'on va dire en rentrant à la maison ?

- Si ça se passe mal, on dira que c'est Jeannot qui nous a entraîné ! Viens, il faut rentrer. Allez, viens donc, mais redresse-toi bon sang !

- Je peux pas plus.

- T'as mal au dos ?

- Non, non...

- Alors viens, on rentre.

- Qu'est-ce qu'on va prendre ! On va recevoir le martinet !

- De toute façon, il faudra bien rentrer. Allez viens, on y va...

Et, prenant ma main, mon frère clopinant me traîna tout bancal jusqu'à notre maison. Dans la rue, alertés par le bruit, les voisins se tenaient devant leurs portes. Des bribes de commentaires me venaient aux oreilles :

- Mon Dieu mon Dieu...

- Quelque chose s'est écroulé !

- Il y avait quelqu'un avec vous ?

- Vous avez mal ?

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

La porte du numéro 24 s'ouvrit à son tour et notre mère sortit, d'abord intriguée puis affolée :

- Qu'est-ce qu'il y a ? Oh mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ? Rentrez tout de suite ! Oh mon Dieu, il faut appeler le docteur... - Mais non, m'man, c'est rien, on n'a pas mal.

- Qui était avec vous ?

- Personne m'man.

- Vous avez encore fait la malédiction ! Et Emile qui n'est pas là ! Il faut que je demande à une voisine d'aller chercher le docteur Beulin...

Je ne sais pas ce que la voisine dépêchée a pu dire au médecin mais un quart d'heure après il était là, nettoyant la plaie du genou de mon frère. Je crois bien que ma mère dut subir un sermon sur l'autorité parentale, les dangers de l'après-guerre et l'art de se faire obéir de sa progéniture.

Ce bon docteur m'examina longuement, me fit faire des mouvements du buste vers l'avant et l'arrière pour finalement décréter que je devais passer une radio et, en tous cas, pendant au moins un mois, dormir la nuit avec une planche glissée sous le drap de dessous, ordonnance que mes parents suivirent à la lettre !

Le martinet demeura pendu à son clou derrière la cuisinière à charbon mais nous n'en fûmes pas quittes pour autant : pendant une année entière, il nous fut interdit de sortir de la maison ou de la cour, sinon pour nous rendre à l'école ou au jardin, avec le père.

Jeannot que nous revîmes quelque temps plus tard nous assura qu'il n'avait rien avoué à ses parents et que, finalement hein, on avait bien rigolé !

12. Enfermés.

Privés de la liberté d'aller et venir à notre guise, pour nous évader moralement de nos quatre murs de briques, nous avons mis au point une technique d'escalade de la porte du bout de la cour.

C'était d'ailleurs bien facile car, faite de planches verticales assemblées, elle était renforcée par deux "Z" en relief permettant de solides appuis pour les pieds. Alors, accoudés sur son sommet, nous occupions une grande partie de notre temps libre à discuter puis à nous insulter avec les autres gamins du quartier qui eux allaient et venaient dans la venelle.

Un jour, la discussion ayant une fois de plus dégénéré, nous en étions venus à des échanges de gamelles pleines d'eau, lancées à tir de mortier par dessus la porte. Nos invisibles adversaires, pris au jeu, se sauvaient pour éviter la douche mais revenaient rapidement nous narguer en agitant la poignée de la porte.

Quel brave homme que notre père ! Il ne nous a même pas grondés lorsque que, revenant de son travail, après avoir tourné la poignée de la porte, il est rentré dans la cour, béret dégoulinant !

De l'autre côté du mur, il y avait une autre cour, celle de nos voisins bien sûr. Mes parents, sans être fâchés, ne les fréquentaient pas. La simple politesse, bonjour-bonsoir, et c'était tout.

Chez ces gens, il y avait trois enfants, des grands, des vieux, un garçon et deux filles, Colette et Gisèle. Leurs préoccupations n'étaient pas les nôtres. Les filles portaient des bas et mettaient du rouge à lèvres et le garçon n'était pas loin de se raser le menton.

C'était l'après-midi d'un beau jour d'été, j'étais seul. Machinalement, sans faire de bruit, j'ai escaladé la porte de la cour et me suis accoudé, oisif, rêveur, regard dans le vague vers la liberté refusée.

Un petit bruit mouillé a attiré mon attention : dans la cour des voisins, près d'un baquet fumant, Gisèle, pieds nus sur le ciment du sol, jambes nues, petit slip sur ses fesses rebondies, savonnait avec application ses superbes seins nus qui roulaient sous l'action de ses mains.

Toujours agrippé au sommet de la porte, je me suis tassé sur moi-même, ne laissant dépasser que mes yeux. Je fis une rapide mais très ardente prière pour qu'elle ne me voie pas et continue sa toilette. Ce qu'elle fit.

Elle mit les mains à l'élastique de son slip et le fit prestement glisser sur ses jambes.

Avec une petite flexion de ses genoux écartés, elle passa plusieurs fois le gant de toilette couvert de mousse sur la petite toison brune qui séparait ses cuisses puis se rinça abondamment. Tétanisé, la tête et le ventre en feu, je ne perdais pas une miette du spectacle.

Fut-ce le bruit de ma respiration que pourtant je m'efforçais de contrôler, la soudaine prise de conscience d'être épiée ou une facétie du Bon Dieu qui, après avoir exaucé ma prière impie prit un malin plaisir à mettre fin à sa réalisation ? Gisèle leva la tête et m'aperçut.

Elle ne dit pas un mot, ne me gronda pas, ne m'insulta pas. Elle se baissa rapidement, genoux serrés, mettant encore en valeur son fessier arrondi,

ramassa son petit slip, sa serviette et s'en fut dans sa maison.
Deux personnes seulement sont au courant de cet épisode : elle et moi.
Que ne donnerais-tu pas pour revenir en arrière, belle Gisèle, n'est-ce pas ? Et
te laisser admirer à loisir par un petit mâle incandescent...

13. Prières.

Pendant "l'emprisonnement" qui suivit notre aventure dans la maison cassée, nous n'avions d'autres possibilités de sorties que d'aller en commission avec notre mère ou au jardin avec notre père.

Non, j'en oublie : l'école bien entendu (mais il fallait être rentrés au plus tard un quart d'heure après la fin de la classe) et la grand messe dominicale.

Dans l'église Notre-Dame, les enfants étaient parqués à l'avant de la nef, au niveau de la croisée du transept, sur des bancs fixes en bois poli, les filles à gauche et les garçons à droite de l'allée centrale, ne mélangeons pas. Déjà bien qu'on nous permette d'assister au même office.

La messe carillonnée commençait à dix heures. Le suisse, majestueux avec son bicorne et son habit de lumière où l'or le disputait au noir et à la pourpre, hallebarde en main, ouvrait solennellement le portail latéral.

Nous étions alors pris en charge par un brave paroissien sachant parfaitement faire la genuflexion et des signes de croix d'une admirable amplitude sur son corps étriqué. Il chantait plus fort que tout le monde, s'asseyait et se levait avant le signal du suisse, devançant les coups de hallebarde au sol.

Préposé à la surveillance des petits démons, cet admirable serviteur de l'Église possédait une technique de coercition très au point : tirade en torsion des petits cheveux de la tempe, pincement secoué du lobe de l'oreille, allant même jusqu'à la gifle en plein office, pensant sans doute plaire à Dieu.

Un beau dimanche, j'eus de la difficulté à trouver une place assise. Je dus faire le tour du carré des garçons en passant par l'allée centrale, soucieux que j'étais d'éviter de troubler l'office en dérangeant toute une travée.

Ce devait probablement être à mon tour de bénéficier de la rédemptrice torgnole dominicale... Le bruit de la claque fut si fort que le curé s'en émut, le brave homme.

- Qu'est-ce qu'il a fait celui-ci, monsieur Bernardini ?

- Il jouait à cache-cache dans l'église, monsieur le curé.

- Alors c'est mérité !

J'ai pensé "sale menteur !" Mais je n'ai rien dit, ravalant mes larmes avec mon amertume. A cette époque, il fallait savoir encaisser.

Qu'elles étaient longues ces grand-messes chantées ! Surtout que seuls ceux qui avaient les moyens de s'acheter un missel pouvaient suivre les paroles du prêtre. Ce n'était pas notre cas et le latin de la liturgie restait de l'hébreu pour nous.

Le sermon nous était plus accessible mais les histoires que racontait le curé en chaire ne nous passionnaient pas plus que ça.

Certains dimanches pourtant il arrivait qu'une phrase, une idée, un développement nous interpelle. Tenez, un jour ce brave serviteur de Dieu se mit à parler de la répartition des richesses sur la terre. "Et que les riches étaient bien à plaindre... et que le bon Dieu en leur confiant les biens de ce monde ne leur a pas fait de cadeau... et que la responsabilité de gérer tant d'argent est une source permanente de contrariétés, tandis que les pauvres, eux, n'avaient pas toutes ces fatigantes préoccupations... et qu'ils étaient bien plus heureux... et qu'ils n'avaient comme souci qu'à bien faire leur travail et

leur devoir de chrétien... et qu'ils n'avaient surtout pas à envier les malheureux riches !

Nous étions édifiés par tant de logique. Quelle chance nous avons d'être pauvres !

Soucieux de prouver la véracité de ses allégations, cet honnête et convaincant curé conclut son prêche en citant l'exemple de pauvreté donné par la Vierge Marie et Joseph, son chaste époux. Ce fut le meilleur moment de l'homélie. On s'est poussé du coude en chuchotant "Joseph chasse tes poux, orémus chasse tes puces". Difficile de ne pas pouffer devant tant d'esprit, au risque de donner du travail à monsieur Bernardini.

Enfin... il fallait prendre son mal en patience ! Et on le prenait.

On jouait à se pousser des fesses sur les bancs glissants. On regardait les filles, se les attribuant moralement, profitant des prières collectives pour remuer les lèvres et discuter en toute impunité avec son voisin :

- C'est laquelle ta poule ?

- Et la tienne ?

- Moi, c'est la blonde avec des tresses, dis-je en désignant Antoinette...

- Elle est belle ! Moi, c'est la grande au premier rang...

La quête qui suivait le sermon constituait un entracte apprécié dans cette longue messe chantée. Apprécié des enfants qui avaient ainsi une excuse pour bouger, apprécié surtout du curé qui, de la stalle où il se reposait, surveillait d'un œil bonhomme cette rentable agitation.

Ceux qui avaient la chance d'être pauvres n'étaient dispensés pour autant de verser leur obole !

Dans le brouhaha des préparatifs, le froissement des poches fouillées et les claquements de porte-monnaie, on comptait nos piécettes pour éviter de trop donner car on était parfaitement honnêtes : sur les vingt sous que nous octroyait maman, on en mettait quand même la moitié dans la sébile que les enfants de chœur, marmonnant d'incompréhensibles remerciements, présentaient devant chaque travée.

Eh bien, savez-vous ? Quand ces quêteurs en soutane rouge et surplis blanc versaient leur récolte dans la bourse en toile qui accueillait la collecte, dans la cascade tintante de pièces blanches ou trouées, on voyait bien souvent des billets de cinq et même de dix francs !

Il y en avait des pauvres riches dans cette heureuse paroisse prolétaire...

Après la messe, nous attendions sur le parvis de l'église. La fin de la guerre avait favorisé une recrudescence de naissances et les baptêmes étaient nombreux. C'était l'aubaine.

La sortie du cortège et l'apparition de la mère portant l'enfant provoquaient nos hurlements.

- Ivivra ! Ivivra !

Traduisez : "il vivra".

Alors les parents, heureux de notre pronostic, lançaient à la volée qui des dragées, qui des piécettes, déclenchant d'homériques bagarres pour la possession de quelques centimes.

Des bonbons souillés plein la bouche, Jean-Claude et moi comptons ensuite notre fortune que nous investissions immédiatement dans l'achat de "Coq

hardi" ou de "Vaillant", revues illustrées que, bien sûr, pour éviter les questions suspicieuses de notre mère, nous affirmions avoir été prêtées par un copain à qui ses parents ne refusaient rien.

14. Ginette.

Elle habitait dans la même rue, quelques logements plus loin. Elle avait le même âge que moi. Cheveux châains, yeux verts, taches de son sur un visage trop triste, Ginette, plus que ses sœurs aimait s'amuser avec moi dans la venelle à l'arrière des coronas. Ensemble nous regardions le manège des poules dans la basse-cour d'un voisin, nous jouions aux billes, au cerceau, à la marelle ou à la trottinette.

Ce n'était pas toujours très drôle chez elle. Sa mère, forte personnalité à la langue bien pendue, avait une voix aiguë et un martinet fort efficace. et son père, ouvrier comme presque tous les hommes de la cité, devait bien aimer ses filles car il les châait bien.

Nous ne faisons pas de mauvais coups ensemble. Elle était sage, aidait à la maison et ne méritait pas souvent les corrections qu'elle recevait.

Elle aimait jouer au nom de métier.

Rappelez-vous : deux personnes se concertent, chuchotent, sélectionnent une profession et, face à l'assemblée des joueurs, énoncent les lettres extrêmes du nom choisi. Si, au bout d'un certain temps, personne ne trouve la solution, chaque meneur mime un geste typique du professionnel en question. Le dernier recours pour mettre les chercheurs sur la voie consiste à articuler le mot mystérieux à l'unisson mais en se masquant rythmiquement la bouche du plat de la main, à la façon des indiens, jusqu'à ce que le métier soit enfin trouvé.

Le gagnant doit alors demander un cadeau imaginaire: un vélo ou un bouquet de fleur ou n'importe quoi qui lui passe par l'envie, une femme, une voiture... Les meneurs alors se concertent à voix basse puis proposent trois formes possibles du cadeau, par exemple une bicyclette de course, un vélo bleu ou un tricycle. Le gagnant choisit et, selon son choix, tombe alors avec l'un, l'autre ou dans le pot. Le but secondaire étant bien sûr de précipiter le vainqueur dans le pot pour rester meneur. Un nouveau couple est ainsi formé et propose à l'assemblée un autre métier.

Il y avait en cette affaire toute une psychologie appliquée : dans le choix des cadeaux proposés, dans la sélection de la profession à faire découvrir selon la personne qu'on voulait avantager.

C'est que les meneurs, par deux fois au cours de chaque séquence avaient l'avantage de se tenir par le cou devant tout le monde et de se parler à l'oreille.

Ginette s'arrangeait souvent pour faire équipe avec moi. De mon côté, j'appréciais fort le doux contact de son bras sur mon épaule et le chatouillis de ses lèvres contre mon oreille quand elle me susurrait ses trouvailles. Et si, simple joueur, il m'arrivait de deviner la solution, elle savait quel cadeau me faire choisir pour rester meneuse en ma compagnie.

On aimait aussi jouer à chat-blessé.

C'est un jeu de touche-touche, où celui qui se fait prendre par le chat doit mettre la main en pansement à l'endroit du contact avant de devenir chat à son tour. Excellent prétexte pour palper les fesses des filles ou bien leur

absence de poitrine (mais on faisait comme si, imaginant des rondeurs inexistantes !)

D'ailleurs, certaines délurées réussissaient aussi à toucher le garçon convoité à... la boudine. (Oui, on appelait ça comme ça, ne vous en déplaie !)

C'est ainsi que nous avons fait nos premières expériences tactiles.

Personnellement, s'il m'est arrivé de m'esclaffer avec les copains lors de ces jeux équivoques, ce n'est pas en public que je ressentais mes plus profondes émotions. Ginette l'avait compris et en jouait très bien.

Tenez, un très beau jour d'été, seule dans la maison, elle jouait à la balle au mur, dans sa cour, nue. La chaleur, vous comprenez...

Passant dans la venelle en quête d'un partenaire de jeu et l'entendant fredonner, j'ouvris sa porte :

- Ginette, tu viens jouer ?

Perverse petite Eve : elle fit semblant de ne pas m'entendre, de ne pas me voir et, comme si je n'étais pas là, continua son jeu, sautant, virevoltant, allant même jusqu'à sortir de sa cour pour récupérer une balle fuyante, m'offrant ainsi une vue plongeante sur son intimité.

Envoûté, je restai longtemps sans mot dire et bien m'en a pris car à la première nouvelle parole prononcée, le charme fut rompu. Elle feint alors s'apercevoir de ma présence, referma vivement sa porte et ne ressortit de sa cour que rhabillée.

Et impossible ensuite d'obtenir qu'elle se dénude à nouveau, elle nia même l'avoir jamais fait !

La pudibonderie de l'époque, qui poussait le curé et autres censeurs à condamner officiellement toute mixité, toute pensée "impure", tout film montrant un peu trop de nudité, donnait du prix à ces instants dérobés ; mais il fallait toujours cacher et surtout mentir farouchement aux questions des adultes responsables et soupçonneux.

Pensez que, quelques années après, en 1951, le Fanfan la tulipe du regretté Christian-Jaque était catalogué "pour adulte avec réserves" !

Finalement, ce sont ces censeurs-ci, serpents inquisiteurs, qui ont donné du prix à ces souvenirs un peu... orientés.

Femmes d'aujourd'hui, si vous saviez comme ce qui est caché est désirable !

Ne vous banalisez pas, gardez votre mystère, suggérez, laissez deviner, entrevoir même, mais ne dévoilez pas à tout vent. Permettez-nous, à votre corps défendant, de nous constituer une merveilleuse collection de fantasmes. Il y a tellement de belles fleurs dans les jardins secrets !

15. La petite piscine.

Quand on parle du nord de la France, il est de bon ton de faire la moue, d'évoquer le plat pays avec son ciel gris, la bruine qui transperce les habits et le vent d'ouest qui les colle à la peau. Ces "on" là n'y ont jamais vraiment vécu ! Ce n'est pas parce que c'est le nord qu'il n'y fait pas de beaux étés. D'ailleurs, pour les Belges et les Bataves, c'est le midi... et pour les Scandinaves le Grand Sud.

Je me souviens de chaleurs monstrueuses, accentuées par la moiteur du climat océanique de la Picardie.

Cet été là, le thermomètre accroché à l'ombre du mur de briques séparant notre cour de celle des voisins, affichait plus de trente cinq degrés centigrades. Inactifs, écrasés de chaleur, nous soupirions tellement, Jean-Claude et moi, que notre mère décida finalement de nous emmener à la petite piscine.

Ne vous méprenez pas, il ne s'agissait nullement d'un joli bassin carrelé de faïence dont la seule vision de l'eau bleue reflétant le soleil rafraîchit celui qui la voit, mais d'une ancienne cuve de décantation longue d'une quarantaine de mètres, fermée par une vanne qui permettait d'évacuer les effluents d'une usine chimique dans la rivière.

Le fond, grossièrement cimenté, avait la forme d'un V très ouvert et présentait deux profondeurs que nous appelions le grand et le petit bain. Un câble de fer, accroché à deux bouts de rail plantés sur les rives matérialisait la limite des deux bassins.

Il fallait attendre au moins deux heures après le repas avant de songer à partir.

- On meurt de congestion si on se baigne après manger ! affirmait notre mère.
- M'man, il fait trop chaud, on peut boire un peu d'eau ?
- Non non non ! Il ne faut pas boire non plus ! L'an dernier, un homme qui pourtant savait nager, a coulé à pic et s'est noyé après avoir bu une bière !
- Et il est mort ?
- Évidemment !

L'affreux et délicieux supplice de l'attente durait effectivement deux heures, après quoi nous affrontions les deux kilomètres nous séparant de l'eau promise.

Suivre plein sud la rue longeant la voie ferrée. Monter l'escalier du pont du chemin de fer. Descendre la rue de la Chaussée, vibrante de chaleur, jusqu'au pont du canal. Marcher le long de l'eau dormante à la paisible allure des trolleys tracteurs de péniches jusqu'aux écluses dans une puissante odeur de vase et de goudron. Emprunter la sente de mâchefer le long d'une boucle de l'Oise. Passer le pont-levis enjambant le bras de dérivation du canal desservant le port usinier de la rivière et nous y étions !

Enfin !

Non, pas tout à fait. Car il fallait encore payer au préposé quelques honteux centimes pour franchir la barrière de ciment grillagé et accéder au paradis. Habits arrachés à la va-vite sur un caleçon de bain de laine marron pendant un peu entre les jambes, nous courions goûter aux délices rafraîchissantes de cette eau tiède et verdâtre.

- Il faut vous saisir d'un seul coup : affirmait notre mère sans peur du

pléonasme.

Complètement d'accord avec elle - par exception - Jean-Claude fonçait le premier dans une gerbe d'éclaboussures dorées.

Pieds dans l'eau, debout au bord du bassin au fond glissant, un délicieux frisson courant sur tout le corps, j'attendais instinctivement que la réaction se fasse. Les bruits, les rires, les clapotements réverbérés par la surface de l'eau se faisaient plus intenses. Mon frère bondissait sur place, m'aspergeant de ses deux mains.

- Arrêêête !

- Allez viens, tu vas voir comme elle est bonne !

J'entrai dans l'eau lentement, une main sur le câble de séparation, tressaillant sous les éclaboussures.

- On cherche des cailloux au fond ?

- Mais on sait pas nager !

- Pas besoin, c'est facile, tiens regarde !

Il disparut complètement dans l'eau opaque pour ressurgir deux secondes plus tard, triomphant, des gravillons de silex plein la main.

- A ton tour !

- Jean-Claude ! Arrête ou tu sors ! clama l'autorité assise dans l'herbe râpée de la berge.

- Y a pas de danger, m'man, on a pied ! Allez, essaie, insista-t-il.

J'ai essayé.

L'eau s'est engouffrée bruyamment dans mes oreilles, déclenchant des sonneries d'alarme, s'est infiltrée, piquant mes narines jusqu'à mon cerveau, m'a brûlé les yeux de sa fraîcheur obscure, m'a saisi la nuque dans un étau glacé. J'ai émergé immédiatement, toussant et crachant, l'horrible fosse du charron s'imposant à tous mes sens.

- Mais n'ai pas peur ! Regarde, je recommence...

Une nouvelle poignée de cailloux me prouva qu'on pouvait toucher le fond et néanmoins survivre.

De nouveau j'ai essayé, sans plus de succès.

- Daniel, sors de l'eau, tu es tout bleu !

- Mais je pourrai y retourner ?

- Quand tu seras réchauffé.

C'est vrai, l'eau a toujours eu sur moi un effet étrange : elle m'attire et me rejette. Je l'aime mais doute fort qu'elle me le rende. Je n'ai jamais pu y rester plus d'un quart d'heure sans que mes lèvres se mettent à bleuir et mon corps à trembler.

C'est ce jour-là (je devais avoir neuf ans) que je connus mon troisième émoi sexuel.

J'étais assis sur la rive, frissonnant de bonheur sous l'action du soleil évaporant les gouttes d'eau de mes épaules quand je vis, s'avançant vers le grand bain, une jeune fille, adolescente sans le savoir, simplement vêtue, à l'image des petites, d'un bas de maillot.

Dans l'eau jusqu'au nombril, bras écartés du corps, elle se mit à sauter sur place en riant, animant involontairement sa jeune poitrine aux seins presque formés.

Je dus me coucher dans l'herbe sur le ventre car mon slip de bain en laine

tricotée ne cachait pas grand chose des lois de la nature.

Par bonheur, personne ne lui fit de remarque !

Elle joua longtemps, tournant sur place, nageant deux brasses tête cabrée avant de reprendre pied dans un sursaut de son corps, avec un petit cri de gorge, faisant vivre à nouveau, pour mon plus grand plaisir ses jeunes seins pleins de promesses.

En cette période d'une grande pudibonderie, le paysage de la naissance d'une poitrine de femme se penchant, le spectacle d'une cuisse entrevue au hasard d'un coup de vent soulevant une jupe constituaient autant d'aubaines alimentant en merveilleuses images l'album de mes émois secrets.

16. Voyage.

En ce temps-là (pour dire comme le curé de Notre-Dame prêchant un des quatre évangiles), en ce temps-là donc - je veux parler de la seconde moitié des années quarante - les grandes vacances commençaient invariablement le treize juillet au soir et duraient... une merveilleuse éternité : deux mois et demi !

Les travailleurs, eux, ne disposaient que de trois semaines de congés payés, péniblement arrachées au patronat par des syndicats plus pugnaces que de nos jours.

Mon père était cheminot et, bien que bénéficiant de la gratuité des transports par le train pour lui et sa famille, il n'était pas question, financièrement, de s'offrir une villégiature.

Eh bien si !

- Un bon changement d'air et c'est la forme pour l'hiver, disait le médecin, alors il fallait partir coûte que coûte, ma mère tenait à la santé de ses enfants.

Le jour du départ, notre lever à nous les gosses, avait lieu à six heures du matin.

Quelle épreuve que d'être arraché au sommeil quand chaque paupière pèse une tonne et que tout le corps réclame encore du repos !

Devant le bol fumant, plein de café au lait dans lequel trempaient de petits morceaux de pain rassis, la tête était bien lourde à soutenir et les deux mains n'étaient pas de trop, mais, petit à petit, l'excitation finissait par nous gagner : on partait en vacances, on allait prendre le train !

La gare se trouvait à six cents mètres de la maison par la rue Jean-Jacques Rousseau. Deux par deux, main dans la main, valise dans l'autre, nous activions l'allure, pressés par la certitude d'être en retard. Je me retournais toutes les cinq secondes afin de vérifier que le train n'arrivait pas. J'avais déjà l'obsession de l'exactitude !

Mais invariablement, nous avions dix minutes d'avance : il fallait bien ce temps là pour faire tamponner les titres de transport par le guichetier.

D'abord, nous prenions l'omnibus Compiègne - Saint Quentin : "c'est le train des ouvriers" commentait mon père qui le prenait tous les jours.

Huit kilomètres de Chauny à Tergnier sur les inconfortables banquettes en bois, lustrées par les postérieurs de troisième classe du prolétariat. Huit kilomètres à voir défiler les champs de betteraves succédant aux usines métallurgiques, dix minutes tout au plus en comptant l'arrêt à Viry-Noueuil.

A Tergnier, importante gare ferroviaire (trilage des wagons de marchandise, dépôt de locomotives sur lesquelles mon père travaillait), nous devons patienter un bon quart d'heure sur le quai à taper des pieds pour nous réchauffer dans le petit matin brumeux.

- On va prendre l'express maintenant, expliquait fièrement mon cheminot de père, le Dijonnais !

- C'est quoi le Dijonnais p'pa ?

- C'est l'express Dijon-Tourcoing, il va dans un sens le matin et dans l'autre le soir.

L'express arrivait, crachant, soufflant, fumant de partout, nous aspergeant de

vapeur. Le sol tremblait au passage de la locomotive dont les roues grinçaient sur les aiguillages. J'en vibraï de peur et d'excitation.

- P'pa, m'man, on monte là, il y a de la place !

- Non. On n'a pas le droit, c'est les premières. Venez vite, les troisièmes c'est en queue du train.

Il fallait escalader trois gigantesques marches de bois noirci pour accéder au compartiment.

- M'man, je veux le coin de la fenêtre...

- Non c'est à mon tour, toi, tu l'as déjà eu tout à l'heure ! répliquait mon frère.

- Daniel ici, Jean-Claude là, tranchait l'autorité maternelle, m'octroyant la meilleure place, près de la vitre fixe cerclée de fer. Jean-Claude, tu auras la vitre dans le train suivant.

- Il y a encore un autre train ?

- Oui, on change à Laon.

Sur le bas de la fenêtre, des plaques gravées prévenaient les voyageurs : "E PERICOLOSO SPORGERSI - NICHT HINAUSLEHNEN", "NE PAS SE PENCHER AU DEHORS - DANGER TO LEAN OUTSIDE". J'étais plein d'admiration pour une si exemplaire et si savante prévoyance.

L'énorme serrure de fer chromé, toute brillante avec sa grande poignée en forme de cuiller et son levier de sécurité me fascinait : "NE PAS ACTIONNER LA POIGNEE AVANT L'ARRET COMPLET DU TRAIN", prévenait une autre plaque.

- Surtout, n'y touchez pas ! Si la portière s'ouvrait en roulant, on tomberait du wagon.

- Et on serait morts tous ?

- Bien sûr, tiens donc !

C'était le tabou suprême ! Seul un adulte pouvait se permettre de braver l'interdit et actionner cette mystérieuse mécanique avant l'arrêt total, ce que mon père, soucieux de donner le bon exemple ne faisait jamais devant nous. L'express fonçait dans la plaine picarde. Les fils télégraphiques montaient et descendaient, rythmés par le défilement des poteaux. Les roues du wagon sonnaient sur les raccords des rails: 'po pom-pa pam... po pom-pa pam...' musique récurrente qui accompagnait tout le voyage.

- On descend dans longtemps ?

- Dans un quart d'heure.

"Laon, ici Laon, deux minutes d'arrêt, correspondance pour Soissons, Villers-Cotterêts, Crépy en Valois et Paris" nasillait le haut-parleur.

La gare de Laon était extraordinaire, les voies ferrées, innombrables, naissaient les unes des autres, reliées par d'incompréhensibles aiguillages. Les postes de contrôle commandaient une armée de wagons de marchandises lancés vers les voies de triage et les locomotives guidées par des cheminots balançant leur fanal.

Et, majestueuse, contemplant sereinement cette grouillante agitation trônait la montagne couronnée : la ville haute et son diadème de pierre, la cathédrale. Au milieu du quai, empilées sur plusieurs niveaux, attendaient des cages pleines d'oiseaux.

- Regarde p'pa, regarde, pourquoi il y a des oiseaux là ?

- Ce sont les pigeons des coulonneux, tu vas voir, ils vont les lâcher.

- Pourquoi faire ?

- Ils font la course. On les libère tous en même temps et celui qui va le plus vite pour rentrer dans son pigeonnier a gagné.
- Regarde dans cette cage-là, p'pa, il y en a un qui n'a presque plus de plumes et qui saigne !
- En effet, remarqua ma mère, pauvre bête !
- Ils ont dû faire une erreur et mettre une femelle dans une cage de mâles, expliqua mon père avec un drôle de sourire.
- Pourquoi les mâles ont-ils battu la femelle ?
- Heu... Attends...

Pauvre colombe qui a laissé des plumes dans la défense d'une impossible vertu et pauvre père qui jamais ne sut trouver les mots pour nous expliquer les mystères de la conception.

- Regardez, on les libère...

Ce fut un bien beau spectacle que ce lâcher de pigeons. Quasiment en même temps, toutes les cages furent ouvertes. Dans un gigantesque froissement d'ailes, les volatiles prirent leur essor et firent un même tour de la gare avant que chacun choisisse sa direction.

- Voilà, ils vont rentrer chez eux.
- C'est où chez eux, c'est loin ?
- Il y en a qui vont faire plus de cent kilomètres.
- Han... C'est beaucoup... Il vient notre train ?
- Il sera là dans cinq minutes.

Chaivert-Urcel, Anisy-Pinon, le train de Laon à Paris faisait d'abord l'omnibus.

- Regarde Jean-Claude, c'est Pinon, c'est dans cette maison là-bas, celle au toit rouge, que tu es né, dit notre père.
- Et moi, je suis né où ?
- Toi, Daniel, tu es né à Chauny, intervint maman.
- A la maison alors ?
- Oui, c'est ça.
- Moi je trouve que c'est mieux !
- Non, c'est pas mieux ! Moi c'est mieux, répliqua mon frère depuis son coin de vitre.
- Non, c'est moi...

- Arrêtez tout de suite vos disputes, c'est pareil !

Vauxaillon, Margival, Crouy, Soissons, Berzy le sec, toutes les haltes, je les connais par cœur.

Le train sifflait avant de s'engouffrer dans les tunnels. La pression de l'air brutalement chassé par le convoi lancé à toute allure faisait claquer les vitres et bouchait les oreilles. Vierzy, Longpont, Corcy, le train entra dans la forêt...

- Préparez-vous, on arrive dans cinq minutes ! disait invariablement notre père.

"Villers-Cotterêts, une minute d'arrêt" criait le chef de gare. On se précipitait.

- Ça y est, on est arrivé ?
- Pas encore, maintenant il faut marcher à pied.
- C'est loin ?
- Dans une petite demi-heure, on y sera.

La place de la gare... la rue bordée de maisons blanches... la route longeant la voie ferrée... le pont voûté... la grande scierie... le marronnier... la petite scierie... le carrefour, à droite ! La placette entourée de tilleuls, à gauche... et

c'était là ! Pisseleux et la maison de mes grand-parents, mon premier petit paradis !

17. Pisseleux.

Pisseleux, berceau du nom de ma famille, était un petit village du Valois, peuplé de quelques centaines d'habitants tout au plus. Ceux-ci étaient agriculteurs ou forestiers essentiellement. Je veux dire employés agricoles ou scieurs bien entendu.

Pisseleux maintenant n'est plus...

Non, pas à cause de la guerre, ni par la malchance de quelque catastrophe naturelle ! Non. L'exode rural, la dépopulation, la suppression de l'école, les impératifs de gestion, la concentration des services ont fait que Pisseleux a perdu son âme et sa mairie en devenant un faubourg de Villers-Cotterêts.

Pisseleux !

Ce nom qui faisait et fait peut-être encore discrètement sourire les parents, pouffer les filles et s'esclaffer les garçons veut tout simplement dire "pisse-l'eau", pour indiquer qu'en cet endroit se trouve une source.

Au bout du village en effet, dans les Fonts de Noue, se trouve la source de l'Automne. L'eau sort de terre fraîche et limpide, désaltérante et pure. Je le sais, j'en ai bu.

Mes grand-parents possédaient la dernière habitation de la rue, au bout d'une série de maisons mitoyennes, la mieux placée car ouvrant sur la nature, c'est à dire sur le rêve. Qu'elles étaient belles les pierres de taille de ses murs, blanches et râpeuses, solides, invulnérables.

Après avoir traversé la petite cour bordée à gauche d'un noyer et de quelques noisetiers et à droite, contre la façade ouest, d'un pied de vigne de chasselas grimpant, on entrait directement dans la cuisine.

Le fourneau à bois, le buffet, la commode, le lit-cage constituaient avec la table en bois de poirier et quatre chaises pailées tout le mobilier de cette pièce qui sentait toujours bon la tarte aux fruits.

De la cuisine, on pouvait soit descendre dans une superbe cave voûtée embaumant le cidre, soit passer dans la salle à manger-chambre à coucher où le lit bateau des grand-parents, obèse de son édredon, voisinait avec la massive table carrée aux coins arrondis et le buffet Henri II à colonnes torsadées.

Un escalier menait à la chambre du premier étage, réservée aux "invités", simplement meublée d'un lit de fer à parements de laiton, d'une armoire, d'une table de toilette avec sa cuvette et son broc en faïence décorée et de deux chaises. C'est à partir de cette chambre que, par un autre escalier, fermé celui-là, on accédait au grenier: la caverne d'Ali-Baba !

Mais ce n'était pas la seule merveille de ces lieux : la buanderie, le poulailler, le clapier, le fenil, le bâtiment (sorte de petit hangar fait de tôles et de bois, servant de débarras), la citerne d'eau et son angoissant mystère, le jardin, immense avec ses arbres fruitiers. Plus loin, n'appartenant pas à mon grand-père, la vallée de l'ancienne briqueterie avec ses rails et ses wagonnets, la mare aux canards, la garenne de Noue, les Fonts, la vallée Drouillard avec ses montagnes de sciure nous ouvraient les portes de l'aventure.

Sans oublier le cousin Michel, Annette la voisine et surtout Janine, ma blonde cousine ! Je crois vraiment que, si l'on peut être amoureux d'une période de sa

vie, je le suis de cette époque là.

La maison d'Annette Chênois était mitoyenne avec celle de ma grand-mère. Solide fille de la campagne en tablier bleu, cheveux châains et bonnes joues rouges, Annette constituait, au moins pendant les deux jours qui suivaient notre arrivée, une agréable compagne de jeu. Elle connaissait les dernières nouvelles du coin: la ferme voisine avait un nouveau cheval... cette année il y avait encore plus de grenouilles dans la mare... le père Baucy était malade et ne pouvait donc défendre les pommiers de son clos... il y avait des coulemelles dans la prairie près de l'ancienne briqueterie...

Mais les nouvelles étaient bien vite assimilées et le charme d'Annette s'estompait rapidement. Elle ne savait toujours pas grimper aux arbres, ne voulait pas patauger pieds nus dans la mare et, le comble, elle rapportait tout à ses parents.

Un jour, pressé sans doute d'avoir trop chapardé de pommes vertes dans le clos du père Baucy, je soulageais ma vessie contre la haie d'aubépine.

Annette, prise des mêmes symptômes pressants, se baissa, pieds écartés, culotte sur les genoux. Mu par une grande sinon saine curiosité, je me rajustai rapidement pour m'accroupir en face d'elle !

Je vais vous dire : je crois qu'une fille qui a commencé son pipi ne peut plus se retenir !

Annette, rouge de honte, maintenue dans sa position par la crainte de souiller ses habits criait :

- Non, regarde pas, vas-t'en, retourne toi !

Je n'avais pas l'intention d'obtempérer. La curiosité, vous comprenez, et la nature aussi... J'ai assisté au spectacle jusqu'à la dernière goutte, interloqué par la source plissée, rose et blanche et par le manque de calibrage du jet.

Ma copine, culotte hâtivement remontée s'est mise à courir jusque chez elle.

Sur le moment, j'ai bien cru que les choses en resteraient là quand j'entendis :

- Maman, Daniel il m'a regardé faire pipi !"

La mère Chênois est sortie de sa maison, furieuse.

- Espèce de cochon, attends que je t'attrape, je vais t'apprendre à regarder les filles !

Pas besoin de m'apprendre !

Et quant à m'attraper, c'était pour elle bien difficile à réaliser ! Alors, digne mère de sa rapporteuse de fille, elle a tout raconté à mes parents. Je ne vous explique pas le sermon ce soir-là !

Etre puni à cause d'une fille, cela ne pouvait s'admettre. Mon frère mis dans la confiance fut aussitôt d'accord.

C'est lui qui trouva la boîte de conserve vide ; elle ne fut pas facile à remplir. D'abord, avec deux baguettes de noisetier, à la façon des Chinois, nous y mîmes quelques vieilles crottes de chien, mais ce ne fut pas suffisant. A ma grande honte, je dois avouer que nous complétâmes le niveau par des moyens personnels beaucoup plus naturels.

La boîte dûment remplie, nous allâmes discrètement la poser sur la marche constituant le seuil de la maison des Chênois.

Oh l'immonde plaisir qui nous envahissait à l'évocation de la voisine trébuchant et glissant sur le fruit de nos entrailles, et sa fille aussi peut-être !

Ce fut le père Chênois qui shoota dedans ! Le seuil fut maculé... et il fut bien em...bêté. Allez donc savoir pourquoi, on nous soupçonna. Mais nos dénégations furent bien plus véhémentes que leurs accusations et, sans preuve, peut-on punir des gamins ?

18. Ma cousine Janine.

Elle avait un an de moins que moi. Mince et blonde, des yeux célestes, un teint clair, elle s'habillait de jaune et avait la grâce et l'effronterie des filles qui se sentent jolies. C'était ma cousine Janine.

Notre parenté n'était pas flagrante et peut-être même n'existait-elle pas car sa mère, épouse évasive d'un cousin de mon père était bien délurée. Mais là n'est pas la question...

Janine aimait bien jouer avec nous : à la marelle ou au cerceau, au jeu des métiers, au docteur, à chat perché ou chat blessé, à cache-cache courir ou premier vu. Différente des autres filles, elle savait grimper, sauter, chaparder, mentir mais aussi rire et sourire. Comme un bon copain.

Il me semble bien que c'était le jour de la Pentecôte. Il faisait beau, l'air était léger et capiteux. Avec Jean-Claude et quelques autres chenapans, partenaires épisodiques, nous jouions à courir dans le vallon qui descend vers les Fonts de Noue. C'est le jeu le plus simple du monde : si un joueur se fait toucher de la main par le coureur, il le devient à son tour et court après les autres. Cela ne finit jamais mais dégénère souvent !

Lassés de jouer, nos camarades s'en étaient allés en criant au tricheur. Nous ne restâmes que trois.

Hilares, essoufflés, nous nous reposions, allongés dans l'herbe parfumée du talus.

- Tu sais jouer à la torture ? demandai-je à Janine.

- Non, c'est quoi ?

- Je vais te faire la brûlure indienne !

- Ça fait pas mal au moins ?

- Si t'as mal, tu le dis !

Ce jeu stupide consiste à saisir le poignet de l'autre à deux mains et à tourner celles-ci en sens inverse l'une de l'autre en un mouvement alternatif de frottement.

- Aïe, ça brûle !

- Ben oui, puisque c'est la brûlure indienne.

- J'aime pas !

- Attends, on va changer, on va jouer à la torture chinoise.

- Si ça fait mal, je joue pas.

- Mais non, tu vas voir, couche toi sur le dos.

Ce jeu là était beaucoup plus intelligent, vous allez en juger. Janine s'étant docilement allongée, je me mis à quatre pattes au dessus d'elle, saisis ses poignets dans mes mains et calai ses jambes entre mes pieds et genoux.

- Maintenant, tu es prisonnière, il faut que tu avoues tout !

- Que je dise quoi ?

- N'importe, tu dois avouer, c'est la torture !

Juste au dessus de son visage illuminé par ses joues rougies et son regard clair, je laissai pendre une stalactite de salive en prenant bien soin de l'aspirer au dernier moment avec un joli bruit mouillé, suave et délicat.

Mon frère qui avait déjà pratiqué cette torture sur moi avec beaucoup d'efficacité riait comme un bossu. La cousine tournait la tête de droite et de

gauche en criant:

- Non, non, arrête, arrêêête !

Mais bien entendu, je ne cessai pas. La goutte, retenue par un fragile filet de bave, faisait du yo-yo au dessus de son visage et, évidemment, par la vertu des secousses qu'elle donnait pour se dégager et le plaisir sardonique que je prenais à laisser le fil s'étendre de plus en plus, la goutte blanche et bulleuse est tombée, juste à la commissure de ses lèvres.

- Beurq, t'es dégoûtant, je t'aime plus, je veux plus jouer avec vous, je veux m'en aller !

- Attends, pleure pas, je vais t'essayer.

- T'es bête, t'es méchant, t'es sale, voilà !

- Allez, tiens, il n'y a plus rien. T'es plus fâchée ?

Janine haussa les épaules et, sans répondre, se recoucha dans la pente d'herbe douce en nous tournant le dos.

Le soleil était bon, chaud, caressant et faisait courir sur ma peau de délicieux frissons de bien-être. Mon frère, quelques mètres plus loin, cherchait des trèfles à quatre feuilles. Ma blonde cousine se détendit et se mit sur le dos, un avant-bras protégeant ses yeux clairs de l'éclat du soleil.

Elle fit lentement osciller une jambe repliée, laissant à chaque mouvement remonter un peu plus sa jupette, dévoilant sa petite culotte blanche. Appuyé sur un coude, la tête sur la main, très intéressé, je ne perdais pas un centimètre du spectacle inespéré qui s'offrait. Le mouvement du genou faisait bailler la marge de son sous-vêtement et chaque oscillation révélait un peu plus du mystère féminin.

Ému, intrigué, curieux, je me laissai doucement glisser dans la pente légère, m'aidant des coudes et des talons, de façon à contempler de plus près le délicieux tableau. Janine, les yeux cachés sous son bras, continuait son manège. Son genou battait une lente mesure.

Je suis resté longtemps ainsi sans bouger, sans rien dire de peur de rompre le charme.

Puis j'ai osé.

J'ai avancé une main avec délicatesse, sans toucher la peau diaphane. J'ai doucement saisi le bord de la petite culotte et, salive épaisse, cœur plein de l'appréhension d'une rebuffade, j'ai lentement écarté le tissu, révélant une charmante petite vulve rose et dodue.

Ce furent quelques secondes d'éternité.

Mon frère, intrigué par ce long silence, s'était approché. Janine, d'une ondulation du bassin, remit son petit slip en place chrétienne, sans pour autant changer son adorable position. Les oreilles tintantes, des ondes de chaud et de froid dans le corps, à nouveau, j'ai osé. Le petit sexe nubile a réapparu.

J'ai jeté un bref coup d'œil à mon frère, formidablement intéressé lui aussi, puis j'ai regardé le visage de Janine.

Sous le coude replié, le regard filtrait, amusé, ironique, narquois. Nouveau mouvement de hanche, nouveau rideau.

Alors, nouvelle tentative !

C'est ainsi que, à tour de rôle, pendant un long moment, nous écartâmes la lisière de sa petite culotte, dardant nos regards curieux vers la différence essentielle.

Et chaque fois, avec un bienheureux retard, ma très belle et très perverse cousine, d'un geste du bassin accompagné d'un grognement hypocrite s'amusait à nous priver de notre belle image.

Il a duré longtemps cet adorable manège...

De quelle façon se serait-il terminé si la voix de notre mère ne nous avait pas appelés pour le repas du clan ?

19. La vallée Drouillard.

C'était un tout petit vallon, de deux à trois cents mètres de longueur, qui sinuait entre deux levées de terre et qui passait en contrebas du jardin de mon grand-père.

Artificiellement formée par les prélèvements de terre à brique d'une ancienne usine, cette "vallée" d'abord douce et riante, bordée de frênes, d'aubépines et de noisetiers, passait insensiblement de l'état de prairie à celui de dépotoir. Monsieur Drouillard, probable ancien propriétaire du lieu-dit, n'a pas laissé son nom à une bien belle postérité foncière.

Je vous ai vu tordre le nez de dégoût quand j'ai parlé de dépotoir, mais en ce temps là, une décharge ne ressemblait en rien à ce qu'on voit maintenant un peu partout.

D'abord, les paysans jetaient peu.

Les déchets organiques servaient d'engrais naturel, le vieux bois brûlait dans les fourneaux, les ferrailles étaient la plus part du temps réutilisables, le plastique n'avait pas encore été inventé et l'électroménager n'existait pas dans les campagnes.

Qu'y avait-il alors dans cette décharge ? Eh bien de vieux seaux percés et des brocs cabossés, des bouteilles vides et de la faïence cassée, des outils aratoires usés jusqu'à l'attache, des tas de gravats et surtout, des montagnes de sciure.

Car la vallée, contournant les potagers du quartier, allait jusqu'à la petite scierie de Pisseleux.

L'atelier de sciage était situé en contre-haut du bout de la vallée et, outre les classiques de charpenterie en bois brut, fabriquait des portemanteaux.

Les déchets de bois étaient simplement évacués à l'extérieur, gagnant du terrain sur le vallon.

Le jeu pour nous, ce jour-là, consistait à prendre de l'élan et à sauter le plus loin possible dans la pente de sciure.

La chute vertigineuse nous remontait l'estomac dans la gorge. Les copeaux amortissaient extraordinairement l'atterrissage.

Et ce n'étaient pas les débris de sciage remplissant les chaussures ni les angles vifs des quelques morceaux de bois résiduels meurtrissant un peu les chevilles à chaque saut, ni les remontées laborieuses dans un terrain fuyant qui allaient nous décourager !

Nous y serions peut-être encore si mon frère, lors de la dernière remontée, ne s'était écrié :

- Une vipère ! Une vipère ! Vite, vite, sauvons-nous !

Cette vipère, si vraiment vipère il y avait, je ne l'ai pas vue, mais en revanche, ce que j'ai bien vu en dépit de ma panique lors de la dernière escalade, c'est le gros morceau de scie à ruban aux dents rouillées que nos sauts avaient fini par mettre au jour !

L'aubaine, c'était quand nous trouvions, parmi les immondices de la vallée, une vieille chambre à air de vélo ou mieux, de voiture.

Oh, ce n'est pas arrivé souvent, on réparait tout en ce temps-là !

Ces chambres à air étaient faites de bon caoutchouc rouge bien élastique. Nous les découpons soigneusement en lanières régulières grâce aux ciseaux de couture de grand-mère. Pauvre mémère qui se demandait parfois pourquoi ses meilleurs ciseaux, qui revenaient tout juste du rémouleur, ne coupaient déjà plus !

D'autant plus que ceux-ci servaient aussi à façonner des rectangles de cuir prélevés sur une vieille godasse récupérée au même endroit, rectangles dans lesquels on aménageait deux trous pour fixer les élastiques.

Un couteau de ménage, subrepticement emprunté dans un tiroir du buffet de cuisine nous permettait de tailler les fourches de noisetier formant l'ossature de... nos lance-pierres.

On commençait toujours par un simple concours d'adresse, un tronc d'arbre servant de première cible, mais quand les cailloux étaient bien réguliers, c'était vraiment trop facile. Il fallait vite trouver autre chose.

Alors, cachés derrière une haie, on visait les cheminées des maisons, riant nerveusement du bruit de crécelle des pierres cascading sur les toits d'ardoise. Quelques lucarnes de greniers ont bien dû souffrir de nos exploits.

Le fin du fin consistait à atteindre les "tasses" de verre épais, supports isolants des fils électriques au sommet des poteaux ; et on réussissait quelquefois... pour ne pas dire souvent.

Qu'E.D.F. me pardonne, depuis l'âge adulte, j'ai toujours ponctuellement payé toutes mes notes d'électricité !

Il nous arrivait aussi de nous disputer, mais rassurez-vous, c'est dans les jambes de l'autre que nous tirions et cela finissait toujours de la même façon : les cris et les pleurs attiraient l'attention de grand-mère qui jetait nos frondes au fourneau, pour nous empêcher de faire la "malédiction".

Un jour pourtant ce fut le drame.

La vallée Drouillard nous avait fourni gratuitement la matière première d'un nouveau jeu : une série de boîtes de conserves aux couvercles baillants.

Quelques mouvements de torsion sur ces couvercles mal découpés permirent de les détacher de leur boîtes respectives. En compagnie de deux petits paysans, éphémères compagnons de jeu, nous commençâmes un concours d'adresse qui consistait à lancer chacun un égal nombre de petits cailloux dans sa propre boîte.

Mais c'était là divertissement trop calme pour des garçons. Rapidement, nous décidâmes de tirer non plus dans mais sur les cibles en changeant bien entendu le calibre des projectiles. Oh, ce n'était pas encore bien dangereux... Pourquoi faut-il toujours que tout dégénère ?

Qui, parmi les quatre gamins eut le premier l'idée de tirer avec un des couvercles détachés ?

Ca plane bien un couvercle vivement lancé, ça vole loin et longtemps avec un petit sifflement et une trajectoire superbement festonnée.

Un nouveau concours s'organisa spontanément. C'était à qui tirerait le plus haut, le plus loin, et avec la plus belle trajectoire.

Alors bien sûr, l'accident est arrivé. Un des couvercles, violemment lancé, est probablement monté trop haut et, prenant appui sur l'air à la façon d'un boomerang, a pris un virage rapide pour fondre sur nous. Jean-Claude a poussé un cri de douleur et porté vivement ses mains à la tête. Le sang s'est

mis à couler en abondance entre ses doigts. J'ai couru, couru comme un lapin vers la maison de mes grand-parents.

- Mémère, mémère, vite, Jean-Claude s'est fait un trou dans la tête !

Pauvre grand-mère à qui on nous avait confié.

- Ma Doué ! Ma Doué ! Qu'est-ce qui lui a fait ça ?

- Il a reçu un couvercle rouillé, c'est pas moi qui l'a lancé !

- Oh ma Doué ! Montre moi ça vite mon fieu, dit-elle en mélangeant son breton d'origine et le picard local. Elle écarta les mains de mon frère qui était arrivé sur mes talons. Une plaie bien nette et bien ouverte lui barrait le cuir chevelu sur au moins deux centimètres !

- Il faut qu'on aille tout de suite au médecin à Villers. Daniel, tu restes ici, et ne va plus faire la malédiction sinon tu recevras le martinet.

Mon frère s'en est tiré avec une piqûre, trois "agrafes" et une belle peur.

Rétrospectivement, j'en tremble d'imaginer les conséquences qu'aurait eu ce couvercle acéré percutant violemment les yeux de l'un d'entre nous. Il y a de la chance pour les voyous !

20. Le vélo de ma tante.

A Pisseleux, dans la buanderie qui fermait un côté de la cour, près du pressoir à pommes, suspendu à un crochet par sa roue avant, brillait, noir et chromé, le vélo de ma tante.

La roue arrière était protégée par deux éventails multicolores de fils élastiques servant à empêcher les habits de se prendre dans les rayons (les jupes étaient longues et amples en ce temps là !) Équipé de deux freins, d'un solide porte-bagages arrière et, suprêmes raffinements, d'un dérailleur à trois vitesses et de l'éclairage : c'était un "Hirondelle", la référence en matière de bicyclette.

Ni Jean-Claude ni moi ne possédions de vélo, mais on savait monter, des copains nous ayant déjà prêté celui de leur père. Trop grand pour nous, il nous était impossible, à cause de la barre horizontale, de l'enfourcher avec une chance de toucher les pédales. Il nous fallait passer une jambe à travers le cadre et pédaler dans une abracadabrante position déhanchée, mais ça roulait !

Vous comprenez que je préférais utiliser un vélo de femme, même s'il me fallait rester tout le temps en danseuse, sans jamais m'asseoir, à cause de la selle fixée trop haut.

Nous ne résistâmes pas longtemps à la tentation en dépit des "Notre-Père" de la messe dominicale. C'est Jean-Claude qui réussit à le dépendre de son crochet et, après avoir subrepticement quitté la cour, nous partîmes pour la petite aventure.

D'abord, l'un après l'autre, nous fîmes des tours de la placette aux tilleuls, zigzaguant entre les arbres, jouant inutilement du dérailleur et des freins, maltraitant cette superbe mécanique qui résistait avec brio.

Vous pensez bien que nous n'allions pas en rester là !

Jean-Claude à la direction et au moteur et moi assis jambes écartées sur l'inconfortable porte-bagages, mains accrochées aux ressorts de la selle, après avoir traversé le village assoupi, nous prîmes délibérément la route de Coyolles.

Pas de voitures, pas de tracteurs en ce début d'après-midi, rien que la plaine agricole endormie sous le soleil de septembre et la route communale qui, réverbérant la chaleur, mirant l'azur du ciel, semblait plonger dans une eau toujours reculée.

Mon frère suait beaucoup à pédaler pour deux sur le chemin surchauffé. La bicyclette oscillait de droite et de gauche.

Rien pour se protéger du soleil.

Si! Là-bas, après le tournant, un arbre au bord de la route, une aubépine ! Son ombrage fut le bienvenu.

Rouges comme les coquelicots qui ponctuaient les champs alentours, nous nous assîmes dans les épis jaunis du faux seigle tapissant le talus. L'aubépine nous couvrait de ses branches couvertes de petits fruits en forme de poire.

- Tu crois que ça se mange ? demandais-je à mon frère qui savait tout.

- Oui, et c'est drôlement bon, fit-il en enfournant un bouquet de poirettes.

Je l'imitais, plein de confiance. Les fruits, peu charnus, faits d'une épaisse peau écarlate couvrant un noyau omniprésent, étaient pâteux et insipides. Mais tout

est bon qui n'est pas imposé, nous nous sommes régalés !

- On continue ?
- Pour aller où ?
- Regarde là-bas, il y a un hangar, on va voir ?
- Oui, mais c'est moi qui pédale maintenant...
- D'accord !

Je ne pris pas le plus court chemin car les zigzags furent nombreux, mais essayez donc de porter quelqu'un de plus lourd que vous sur le porte-bagages d'une bicyclette tout en pédalant en danseuse !

Le hangar, dans cette région, constitue le point central de chaque grande propriété.

Ouvert à tous vents, il est constitué de six ou huit piliers soutenant un faisceau de poutrelles métalliques recouvertes d'un toit de tôles ou de fibrociment. Sous ce toit, l'agriculteur range ses instruments aratoires : charrues, charrettes, herses et rouleaux. Le hangar sert aussi et surtout à l'entreposage du foin et là, précisément, une énorme pyramide faite de briques de paille compactée allait jusqu'aux chevrons métalliques de la toiture.

Quand on est gamin, on aime monter, s'élever, grimper. Nous escaladâmes les gigantesques marches constituées par les ballots de paille superposés jusqu'aux poutrelles du toit, redescendîmes en sautant à pieds joints sur chaque marche avant de repartir :

- Le premier arrivé a gagné !

De l'autre côté de la pyramide séchait un monceau de foin en vrac. Jean-Claude remonta la hauteur de trois ballots et sauta. Le foin l'absorba, jusqu'à la taille.

- C'est chouette, ça ne fait pas mal du tout !

Relevant le défi, je grimpai quatre degrés et me lançai à mon tour dans l'herbe sèche. L'atterrissage fut merveilleusement amorti par le foin dans une enivrante odeur de coumarine.

- Moi, j'en saute cinq ! fit mon frère, et il se précipita dans le vide.
- Ben moi j'en fais six ! répliquai-je.
- Moi, je saute en tournant !
- Moi, j'atterris sur le dos !

Jusqu'en haut ! Nous allâmes jusqu'en haut des bottes de paille ! Huit ou neuf hauteurs, plus de quatre mètres, presque deux étages de chez vous !

Longtemps nous jouâmes, riant comme des fous, rois de la surenchère, inventant des chutes qui n'existent pas.

C'est le sentiment du devoir qui nous arrêta.

- Dis, Jean-Claude, Mémère nous a pas demandé de rester jouer près de la maison ?

- T'as raison, il faut qu'on rentre ! Allez, un dernier saut et on y va !

Et nous nous lançâmes à corps perdu, visant un monticule de foin non encore tassé par nos précédents exploits.

C'est en ramant pour sortir de l'épaisseur moelleuse que, tout pâles d'une peur rétrospective, nous mîmes à jour une faux luisante de son tranchant effilé ainsi qu'une fourche aux dents acérées, admirablement cachées par le paysan souhaitant soustraire ses outils à la convoitise des maraudeurs...

21. Odeurs.

Une odeur fugacement captée a toujours sur moi le même effet, celui de me replonger dans mon enfance, à l'époque où, pour la première fois j'ai humé et mémorisé ce parfum. Alors les images reviennent en masse, désordonnées mais fortes, pleines d'impressions agréables ou non. Presque toutes ces senteurs et ces images sont liées à la maison de Pisseleux.

Au dessus du "bâtiment" qui prolongeait le clapier, mes grand-parents entreposaient le foin, réserve alimentaire d'hiver de leur petit élevage de lapins.

Certains jours de pluie, quand la nostalgie me prenait, j'aimais grimper l'échelle branlante, m'allonger seul dans l'herbe sèche et me laisser pénétrer par la puissante odeur de coumarine qui régnait en ce lieu. Pas étonnant que le foin soit toujours lié à l'amour dans l'imagerie populaire, tant le capiteux parfum de l'aspérule et de la flouve porte aux sens.

Dans l'autre partie de cette remise séchaient des épis de blé liés en bouquets par un brin de paille, fruits de la glane d'après moisson et dont les grains étaient destinés aux poules qu'élevait économiquement ma grand-mère.

Peu de temps avant la rentrée, profitant d'un beau jour de Septembre, mon père étalait une bâche de forte toile sur le sol en terre de la cour, descendait à la fourche les bouquets d'épis, arrachait les ligatures des petites bottes et répandait à la volée les épis sur la toile. Puis, sous l'œil critique de mon grand-père, trop perclus de rhumatismes pour officier, il saisissait et moulinait à deux mains le fléau qui frappait bien à plat les épis dorés dont les grains sautaient comme des puces hors de leurs loges végétales.

Y avait-il un atavisme inconscient en lui ? Mon père savait-il que ses ancêtres étaient batteurs en grange ?

Toujours est-il que ses gestes étaient rythmés, précis, sonores, aucun épi n'échappait à ses coups. La sueur coulait de son front et perlait sur ses bras, accrochant la poussière de blé.

La fourche prenait le relais du fléau pour enlever la paille qui, à l'aide d'une toile tenue par les quatre coins assemblés, était remisee dans le fenil.

Mon père considérait alors que son travail était terminé.

Il s'asseyait sur la marche du seuil de la cuisine et roulait une cigarette tandis que ma grand-mère entrait en action.

Elle versait dans un baquet tout ce qui restait sur la bâche et, dos à la brise, à l'aide d'une cuvette, vannait le grain dont la menu-paille s'envolait pour retomber sur la grande toile.

Rien ne se perdait, paille et mi-paille permettaient de confectionner la litière des lapins tandis que le grain allait servir à nourrir les poules pendant toute la saison.

Dans le jardin, immense, varié, arboré, les odeurs étaient d'un tout autre ordre. D'abord fauves et organiques ! Les nécessités physiologiques humaines exigeant des commodités, celles-ci avaient été creusées par mon grand-père dans une cabane en planches, à côté du tas de fumier animal, au début du verger. Je ne vous dit pas la santé du prunier qui poussait à proximité immédiate !

Mais plus loin, c'était l'enchantement du goût, des couleurs et des parfums. Les arbres et arbustes voisinaient avec les légumes et les aromates : pêches blanches et pêches de vigne, cassis, groseilles blanches et rouges, reines-claude et prunes bleues, framboises, groseilles à maquereaux, pommes de toutes formes et de toutes couleurs, fraises des quatre saisons, persil, estragon, cerfeuil, anis, ciboulette, ail, oignons, poireaux, tomates, toute une symphonie de fragrance et de fraîcheur.

Au bout du jardin, dominant la vallée Drouillard, près de la haie de frênes dont les branches vite poussées fournissaient les rames des haricots grimpants, trônait un majestueux pommier qui, par la science de la greffe de mon grand-père, donnait deux variétés de fruits. Côté sud, c'étaient des pommes d'hochet, beaux fruits doux et sucrés, jaunes ponctués de brun qui, à maturité, produisaient un bruit de maracasses quand on les secouait tandis que les branches à l'opposé fournissaient des pommes vertes et craquantes, dont l'acidité faisait plisser les yeux mais qui possédaient un parfum que jamais vous ne trouverez dans celles du supermarché.

L'odeur de pomme reste inséparable de l'image du grenier. Quand, rarement il est vrai, je m'ennuyais un peu, ou que le temps était à la pluie, je montais dans les combles de la maison.

La porte menant au grenier ouvrait sur un raide escalier de bois dont les marches encombrées d'objets hétéroclites donnaient un aperçu du bric-à-brac accumulé par mon grand-père. Il ne jetait jamais rien. "Ça peut toujours servir !" affirmait-il péremptoirement.

Dans le fond d'une vieille caisse, j'avais trouvé des masques à gaz artisanaux. Imaginez des cagoules de forte toile de coton écru avec, au niveau des yeux, deux trous circulaires fermés par deux morceaux de vitre pris dans le tissu doublé et une petite poche piquée, en toile plus fine, pleine de granulés de charbon, cousue à l'endroit de la bouche.

Beaucoup de personnes qui, au début de la seconde guerre mondiale, se rappelant les gaz asphyxiants de la première avaient confectionné, sur les conseils et les plans des autorités compétentes, ces illusoires protections. Ma grand-mère avait cousu pour toute la famille !

De vieux habits, trouvés dans une malle poussiéreuse, associés à ces masques impressionnants offraient la matière première d'un carnaval permanent qui faisait bien rire tout le monde, sauf grand-père qui ne voulait pas qu'on abîme.

Une autre caisse contenait des monceaux de vieux journaux soigneusement mis de côté pour, une fois étalés sur le plancher du galetas, permettre le séchage des noix et l'entreposage des pommes de conservation. Ce sont ces pommes qui avaient imprégné le grenier de leur odeur acidulée.

Sous ces journaux, se trouvait une autre lecture combien plus intéressante : des revues féminines ! Rassurez-vous, il n'y avait pas là de quoi damner un moine ; absolument rien de pornographique ni même de vraiment coquin mais quelques présentations dessinées de sous-vêtements féminins suggestifs et surtout, une publicité pour une méthode de développement des seins qui montrait la photo (ou peut-être le dessin très réaliste) d'une poitrine magnifiquement dimensionnée.

"La méthode Exuber bust vous garantit la poitrine dont vous rêvez. Vous recevrez notre documentation contre l'envoi de x timbres-poste. Précisez développer ou raffermir. "

Monsieur "Exuber", vous avez sûrement fait rêver beaucoup de femmes complexées mais aussi fait trotter l'imagination de bien des adolescents. C'est une autre photo, en noir et blanc hélas, qui fut pendant un temps le support de mes fantasmes. Elle représentait une belle femme blonde, totalement nue, dans une pose alanguie et voluptueuse rappelant celle de la "Maja desnuda" de Goya. La vision de ses seins plantureux et de son petit ventre rond à peine ombré à la jonction des cuisses potelées associée au souvenir que j'avais de l'anatomie de ma cousine ont composé dans ma tête la première image précise de l'anatomie du corps de la Femme. Car c'était une époque très habillée que celle des années 1945-1950 et il fallait beaucoup d'imagination pour se représenter les formes féminines sous les harnachements embaleinés et les amples vêtements qui les couvraient. Les autorités politiques faisaient la chasse à l'impudeur et à l'immoralité, solidement aidées en cela par un clergé censeur et omniprésent. Les adultes étaient trop gênés pour expliquer l'amour aux enfants. La nudité était sacrilège et parler de sexe vraiment dégoûtant. Nous avons dû nous débrouiller seuls pour faire notre éducation sexuelle et si elle n'est pas complètement ratée, ce n'est pas un effet de la science ni de la pédagogie des adultes de la génération précédente. Pas étonnant que les mœurs se soient libéralisées: toute contrainte provoque à terme inévitablement l'excès inverse ! Mais rassurez-vous donc, braves grenouilles de bénitier et continuez à cacher ce sein que personne ne veut plus voir, le balancier de l'histoire commence à revenir.

22. Serpents.

Marcel, cousin germain de mon père, vieux garçon et célibataire endurci, aimait faire des blagues. Je l'admirais pour cela.

Les repas familiaux chez mes grand-parents à Pisseleux, émaillés de facéties, prenaient un relief fabuleux. Avec le recul, je me rends bien compte qu'il se fournissait au magasin de farces et attrapes de son quartier, mais que c'était drôle d'entendre exploser un pétard quand un convive soulevait la salière, de voir surgir un serpent de papier en ouvrant le pot de moutarde truqué ou de sortir de son café une dizaine de mètres de fil à coudre libérés par la dissolution d'un sucre surprise !

Les femmes, moins maîtresses de leurs réactions sinon de leurs émotions, étaient les cibles privilégiées de ces plaisanteries.

A Pisseleux donc, ce devait être au début des grandes vacances je crois, juste avant le repas de midi, nous vîmes arriver Marcel sur sa superbe bicyclette, étincelante de chromes et suréquipée des derniers perfectionnements du concours Lépine.

Quand le temps menaçait d'être beau, mon parrain délaissait volontiers le train pour s'offrir allègrement, à la force du jarret, les quelques quatre-vingts kilomètres séparant son domicile de Villers-Cotterêts.

Sac au dos, casquette enfoncée sur le front, il fit une entrée remarquée dans la cour de la maison en dégageant sa jambe droite au dessus du cadre avant l'arrêt de son vélo. Il appuya calmement la selle de son engin contre le tronc du noyer de la cour puis, tout sourire, se retourna vers l'assemblée venue l'accueillir.

Courtois, civil, anormalement obséquieux, il s'avança vers les dames : ma mère, ma tante et ma grand-mère qui le contemplaient avec bienveillance, porta la main à sa casquette qu'il ôta en se courbant.

- Mesdames, je vous salue bien bas, fit-il l'air sardonique.

Les femmes ont crié, sont devenues blafardes, se sont vivement reculées avec un semblable haut-le-corps.

- Marcel, ne nous refaites jamais une peur comme ça, dirent-elles presque à l'unisson.

Mon père, témoin de la scène, après un rapide coup d'œil à sa casquette, éclata de rire.

Interloqué je me suis avancé pour voir et comprendre. Dans le creux de la coiffe, heureux d'être au chaud, malheureux d'être dérangé, marron et brillant se tenait lové un brave et inoffensif lézard sans pattes, le serpent de verre, un orvet.

Les garçons de mon temps, tout au moins ceux de mon milieu, n'avaient pas peur des orvets.

Pour moi, un ver de terre n'est pas sale, un crapaud n'est pas venimeux, un orvet n'est pas dangereux ; mais ce n'était pas l'avis des indignes filles d'Eve que nous faisions hurler de terreur ou de dégoût en leur présentant nos trouvailles. L'orvet se tient volontiers sous les pierres plates, les ferrailles, les vieux cartons abandonnés dans l'herbe et chauffés par le soleil. Sa recherche constituait un de nos jeux favoris car il permettait d'assouvir l'instinct du

chasseur hélas encore fortement ancré dans nos cœurs de mâles, et secondairement de nous venger des filles rapporteuses.

Et, à ce propos, il revient à ma mémoire deux épisodes abominables et jubilatoires de ma carrière de chenapan chaunois.

Ce jour là, nous avons pratiqué ce jeu très formateur qui consiste à deviner ce que l'on vous met sur la langue.

La fille Lavigne, les yeux fermés, avait parfaitement reconnu le pain et le chocolat de notre goûter, la pomme et même la fleur de trèfle blanc. C'est peut-être parce que la sauterelle n'était pas tout à fait morte et s'est mise à remuer les pattes dans sa bouche que Colette s'est sauvé en hurlant et crachant. Cette fille avait décidément peur de tout !

Les injustes reproches de sa mère, à qui bien sûr elle a tout raconté, nous ont incités à la vengeance. Quelques jours après (pour éviter les soupçons) nous glissâmes un orvet dans sa boîte à lettres !

Rassurez-vous, la mère Lavigne avait le cœur solide, elle ne l'a pas eu sa crise cardiaque, mais le lendemain, au moment de la tournée du facteur, tout le monde dans le quartier parlait "serpents". Tout le monde ? Non! Pas mes parents. Ils voisinaient peu, heureusement pour nous; ils nous auraient peut-être soupçonnés !

Certes, nous eûmes tort également, un triste dimanche après-midi de lâcher une petite couleuvre dans la salle de cinéma du quartier de la Chaussée car n'est-ce-pas, dans le noir, impossible de faire la différence avec une vipère. Les hurlements hystériques d'une dame ont interrompu la séance, les gens étaient debout sur les fauteuils ! La police est venue... Une annonce fut faite à la cantonade de regarder partout, accentuant bien sûr l'incompréhensible panique.

Peut-être que certaines âmes sensibles ne goûtèrent pas bien la fin de la projection...

Aucune importance d'ailleurs car si je n'ai pas retenu le titre, ce n'était sûrement pas un chef-d'œuvre !

23. L'eau du canal.

A Chauny, certains dimanches de canicule, ce n'était pas, par exception, le jardin potager familial qui constituait le but de la promenade vespérale. Après un solide avertissement sur les dangers de l'eau et contre la promesse de ne pas leur lâcher la main, nos parents consentaient à nous emmener au "club" voir les baigneurs.

On donnait ce nom à une portion du bief de jonction qui relie le canal latéral à l'Oise et le port usinier de la rivière.

Peu empruntée par les péniches, cette voie d'eau constituait le rendez-vous des pêcheurs et des baigneurs.

Ces derniers avaient annexé la partie du bief la plus proche de l'écluse de mise à niveau. Il y avait là, aménagé par Dieu sait qui, un plongeoir à deux étages dont la planche la plus haute culminait à près de cinq mètres de l'eau.

Les nageurs qui avaient omis de mettre leur maillot de bain sous leurs habits pouvaient même compter, moyennant quelques francs de l'époque, sur les services d'un vestiaire. Un misérable cabanon de planches peintes d'un vert laiteux, offrait en effet quelques sombres cabines et deux bancs instables aux imprévoyants fortunés.

Nos parents qui, comme presque toute la population locale, ne savaient pas nager, admiraient et enviaient ceux qui étaient capables de braver l'élément hostile et avaient, paradoxalement, pour leurs enfants, une véritable hantise de la noyade.

Pas de danger pour nous de tomber dans le canal, ni même de se faire asperger par les plongeurs car, la main broyée par la manifestation de l'amour parental, nous nous tenions à six bons mètres de la rive.

Le roi du club était un de nos voisins de rue. Certains le disaient maître-nageur et c'était probablement vrai car il exécutait magistralement le saut de l'ange et le coup de pied à la lune depuis la girafe.

Un murmure montait des spectateurs quand il gravissait l'échelle de bois jusqu'au dernier niveau.

Tous les yeux étaient sur lui quand il ajustait méticuleusement sa position de prise d'élan et des cris d'admiration saluaient son entrée impeccable dans l'eau glauque. De petites bulles venant éclore à la surface matérialisaient sa trajectoire sous-marine qu'il allongeait à plaisir, n'émergeant qu'une fois arrivé à l'autre berge.

- C'est un casse-cou, une tête brûlée, jugeait notre mère qui devinait et cherchait à casser l'admiration que nous lui portions, il finira par avoir un accident !

D'autres tentaient de récupérer une part de l'estime publique en essayant de l'imiter, payant leur outrecuidance de quelques "plats" retentissants qui déclenchaient les rires et quolibets des spectateurs.

- On peut s'ouvrir le ventre en faisant un plat...

- Il a dû la sentir passer celui-là ! commentaient les initiés.

- Encore un qui veut faire le malin devant les filles !

Quand une péniche devait rejoindre le port de l'Oise, il était obligatoire qu'elle emprunte ce bief.

Lancée puis abandonnée par son trolley-tracteur, elle courait sur son erre jusqu'à l'écluse de jonction avec la rivière.

Parfois, l'élan donné était insuffisant, alors, le marinier lançait sur la berge un bout de cordage solidement fixé aux sabords de côté de son bateau puis, s'appuyant du ventre et des mains sur le bras horizontal d'une potence mobile, il s'élançait d'un coup de talon. Le bras articulé de la potence, de près de quatre mètres de long, décrivait un lent quart de tour et le marin d'eau douce prenait pied sur la rive sans devoir accoster. Le chaland finissait son trajet tracté par l'homme, aidé en cela par quelques nageurs complaisants, pressés de retourner à l'eau.

D'autres baigneurs, corps ruisselants, cheveux lissés, tous muscles dehors, secondaient l'éclusier en actionnant les grandes manivelles verticales commandant l'ouverture des battants de bois bardé de fer de la porte amont de l'écluse.

Toujours halée par l'homme, la péniche entraît lentement dans le sas, guidée par la marinière qui pesait de tout son poids sur l'énorme barre en bois du gouvernail.

Les volontaires refermaient activement les lourds vantaux de chêne tandis que le batelier sautait prestement sur l'étroite coursive et de quelques tours de corde sur un plot du quai immobilisait son bâtiment.

L'éclusier, à l'aide d'une manivelle amovible que lui seul avait le droit d'utiliser, ouvrait les vannes de la porte aval. Vers la rivière, l'onde commençait à s'agiter puis à bouillonner, mêlant le jaune sale de l'eau du canal au vert sombre de celle de l'Oise. La péniche s'enfonçait lentement dans le sas, faisant grincer les martyrs de protection, pièces de bois tenues par des cordages, mises en place par le marinier soucieux de protéger sa coque des frottements du quai.

- P'pa, m'man, on va voir plus près ?

- Non, on ne s'approche pas. Si on tombe, on se fait écrabouiller contre le bord par la péniche.

L'ouverture de la porte aval terminait l'éclusée mais il fallait encore que l'éclusier déverrouille et actionne la roue à volant commandant les engrenages à triple démultiplication du pont-levis, avant que le lourd bateau, tiré au filin par l'homme, poussé à la perche par son épouse, aille s'amarrer contre une autre péniche en attente de chargement.

Quelques années plus tard, dans l'eau trouble de ce même canal, j'ai parfait ma technique de natation et exécuté mon premier plongeon volontaire sous les conseils éclairés de mon frère.

Il fut si réussi que, piquant droit vers le fond, mes mains en flèche se sont enfoncées dans la vase froide, molle et gluante bien au delà des poignets. Cette vase d'ailleurs nourrissait une colonie d'anodontes ou de mulettes que nous appelions moules d'eau douce.

Pêcher ces coquillages en plongeant droit au fond pour farfouiller de ses mains la boue du fond du canal était un de nos jeux favoris.

Savez-vous que ces mollusques sont comme certaines huîtres des mers chaudes ?

Un jour, en ouvrant un de ces coquillages, j'ai trouvé à l'intérieur de ses coquilles nacrées une petite perle tout à fait comparable par la couleur et

l'irisation à celles des colliers et des bagues de bijouterie.

Une autre fois, lors d'un concours spontané de course sur berge suivie d'un plongeon permettant une longue trajectoire sous-marine, voulant une fois de plus faire mieux que les autres, pressé d'exécuter ma première brasse, j'ai ouvert les bras trop tôt en cours de descente et ma tête a touché violemment un obstacle non identifié.

Même en écarquillant les yeux, l'épaisseur de l'eau empêchait de distinguer quoi que ce soit à moins de cinquante centimètres : on se lançait à corps perdu, confiant dans la profondeur de l'eau.

Brique, pieu, palplanche, bloc de ciment ou autre détritrus, je ne sais ce qui m'a arrêté mais, remontant tout étourdi, ma main s'est immédiatement colorée de rouge au contact du cuir chevelu.

Comment avons nous fait pour sortir à peu près indemnes de ce bouillon de culture constamment renouvelé grâce aux rejets des marinières, aux cadavres d'animaux, à l'amorçage des pêcheurs et à la décomposition des végétaux ? Car nous en avons bues des "tasses" aux cours de nos jeux aquatiques ! Après tout, c'est peut-être cela qui nous a immunisés...

24. A la pêche.

M'man, on peut aller à la pêche ?

- Vous n'irez pas à la pêche tout seuls tant que vous ne saurez pas nager !

- Mais les voisins Roger et Albert, ils ne savent pas nager et pourtant ils y vont bien...

- J'ai dit non !

Il n'y avait pas à insister, notre mère a toujours eu une volonté inflexible. Nous attendîmes six heures du soir et le retour de papa.

- P'pa, tu vas à la pêche dimanche ?

- Oui, je vais aller au canal, pêcher à la graine et au blé, c'est la bonne époque. Pourquoi ?

- On peut aller avec toi ?

- Je ne sais pas, demandez à votre mère.

- M'man, papa veut bien qu'on aille avec lui dimanche !

On s'est lancé avec délice dans les préparatifs.

On montait et démontait les vieilles gaules en roseau que notre père nous avait octroyées. Composées de deux éléments emboîtables allongés d'un scion en bambou, elles avaient encore bonne allure malgré les multiples pansements de chatterton et les ligatures qui les consolidaient.

Les viroles de cuivre terni avec leurs repères de bon positionnement nous ravissaient. C'est vrai qu'elles étaient presque rectilignes ces cannes à pêche et présentaient une flexibilité de bon aloi qui nous faisait augurer des prises monstrueuses.

On faisait des essais de ferrage. Le scion sifflait sous l'impulsion du bras, on mimait la défense héroïque du poisson, canne inclinée à droite, puis à gauche pour résister à ses changements de direction et à ses coups de boutoir et, invariablement, nous sortions vainqueurs de la lutte entre l'homme et l'animal...

Les lignes étaient superbes : hameçon numéro quatorze accroché à la petite tige métallique qui traversait l'évidement du plioir, plombs régulièrement espacés qui sonnaient mat sur le bois quand on repliait la ligne, flotteurs coulissants multicolores, nous étions sûrs de faire bientôt des ravages halieutiques.

Une formidable frénésie créative nous gagnait.

Nous avons fabriqué des sondes en martelant un bout de plomb emprisonnant à son sommet un anneau en fil de cuivre pour passer le fil et à sa base un bout de liège pour planter l'hameçon car, pour prendre beaucoup de poissons, il faut mesurer précisément la profondeur de l'eau et pêcher à ras du fond, tout le monde sait cela !

Dans la cour, sous la gouttière, un tonneau métallique recueillait les eaux de pluie. Dans cette eau, nous avons finement équilibré les flotteurs (dont la peinture était quelque peu écaillée) à l'aide de plombs fendus chipés dans la musette d'accessoires de papa.

Car il ne faut pas que le poisson perçoive la résistance du bouchon, sinon il ne mord pas !

Un vieux moulin à café Peugeot frères (de ceux qui, maintenant, se négocient

à prix d'or dans les brocantes) nous permit de moudre finement des croûtons de pain, des haricots secs, des fèves, des grains de blés récupérés sur le sol près de la minoterie.

Nous fîmes des boulettes de cette farine composite mélangée à du sable jaune récupéré dans un chantier voisin et pétrie avec l'eau du tonneau. Les poissons allaient se régaler et se passer le mot ! Le secret d'une pêche miraculeuse, c'est l'amorçage.

- Avec quoi on va appâter ?

- Papa a dit qu'on peut prendre de tout en pêchant au pain.

- On pourrait aussi chercher des vers de terre.

- T'as raison !

- On n'a qu'à aller au jardin ce soir avec une binette et une boîte de conserve.

Papa sera content si on l'aide un peu.

- Bonne idée.

Je ne dirais pas que cette première séance de pêche fut à la hauteur de nos espérances. Un malheureux goujon ayant eu l'imprudence d'engamer mon appât, il fut projeté dans les airs par mon réflexe incontrôlé avant de s'assommer en chutant sur le chemin de halage du canal.

Mon frère, plus maître de lui, attendit longtemps avant de ferrer une grémille hérissée qui dût subir une opération pour être débarrassée d'un hameçon presque digéré.

Je fus plus patient lors de la seconde touche mais tout aussi violent et, l'hameçon ayant accroché une pierre du fond, le bas de ligne ne résista pas à mon énergique traction.

- P'pa, j'ai cassé. Tu peux me mettre une autre hameçon ?

- Écoute, je te montre comment on fait, si tu regardes bien, après tu sauras faire.

Avec une étonnante finesse, de ses gros doigts crevassés d'ouvrier, mon père ligatura un nouvel hameçon doré au bout de ma ligne.

- Voilà, tu peux repêcher, mais si tu joues encore les "cafouilleux", tu te débrouilleras tout seul.

- Oui p'pa.

La mie de pain n'intéressait pas plus les poissons que nos vers de terre.

Pourtant, à quatre mètres de là, Papa mettait régulièrement l'épuisette à l'eau pour sortir de son élément un gardon frétilant, aux nageoires rouges et aux écailles luisantes.

Saint Pierre nous donnait une leçon d'humilité.

Le lendemain, Jean-Claude et moi analysions les raisons de notre relatif échec.

- Il ne faut pas pêcher au pain, ça ne vaut rien.

- Et puis les vers de terre sont trop gros, les poissons n'en veulent pas.

- Il faudrait qu'on pêche à la graine mais on n'a pas une gaule assez longue.

- Non, fit mon frère, je sais ce qu'il nous faut : des vaseux !

- On n'a pas de sous pour en acheter.

- On n'a qu'à les chercher nous-mêmes !

- Comment ?

- J'ai demandé à Roger comment il faisait pour en avoir. Il faut aller dans la Rive à Oignes, il y en a plein !

- Comment on fait ?
- Ben il faut tamiser la vase, tiens !
- Oui, mais on n'a pas de tamis...
- On n'a qu'à en fabriquer un !
- Comment on va faire, on n'a pas de petit grillage.
- Écoute, près du pont des vaches, à côté de la voie de chemin de fer, il y en a qui jettent plein d'affaires. On trouve de tout et même des choses encore bonnes. J'ai repéré un vieux garde-manger, on va pouvoir récupérer le grillage. Notre bonheur était en effet dans ce tas d'immondices. Non seulement la fine grille des côtés du garde manger était récupérable, mais nous avons également trouvé une planche de peuplier bien épaisse pour faire les côtés du tamis et un lot de clous de tapissier, certes rouillés et un peu tordus, mais encore utilisables.

Oh, je ne dirai pas que la découpe de la planche, opérée à la scie à bûches, fut d'équerre, mais que nous importait l'esthétique !

Bon, les clous n'étaient pas plantés bien droit ? Et alors !

On voyait le jour à la jointure des planches et les précieux vers de vase allait s'échapper ? Pas de problème, nous bouchâmes les interstices avec des bouts de chiffon.

Du fonctionnel, voilà ce qu'il nous fallait !

- On y va ?

- On y va !

La Rive est un ruisseau. Affluent inconnu de la rive droite de l'Oise, il collectait la majeure partie des effluents de la ville, bref c'était quasiment un égout.

La faible profondeur de l'eau permettait de repérer sur le fond sombre les accumulations de petites pustules noires, signe certain de la présence des vaseux, des vers de vase, des larves de moustiques quoi !

Les pieds s'enfonçant dans la vase jusqu'aux chevilles, l'eau montant à mi-mollets, je raclais le fond de mes mains creusées pour récupérer la précieuse boue malodorante que je déposais dans le tamis.

Mon frère, dans l'eau lui aussi, jambes écartées, à la façon d'un orpailleur, secouait et balançait, inclinait et tournait le sédiment dans la passoire, lâchant dans le courant un noir filet de particules.

Peu à peu, parmi les déchets résiduels trop gros pour s'évacuer par les trous du crible, apparaissaient les précieuses larves rouges du chironome plumeux, délice des poissons, assurance tous risques anti-bredouille du pêcheur.

- Ya presque pas de saletés, c'est quasiment du pur ! s'exclama mon frère, ravi. Et nous stockâmes le précieux produit dans une gamelle préalablement garnie de mousse et d'un chiffon mouillé.

- Plus on en aura, plus on attrapera de poissons, reprit Jean-Claude, sûr de lui. Pendant une heure nous tamisâmes la boue infecte, les pieds nus meurtris par les immondices aquatiques, (car il ne fallait pas abîmer les sandalettes), cernés par les ondulantes sangsues, répugnantes bestioles marron ou noires qui venaient se coller à nos jambes et que l'on détachait d'un geste bref en les pinçant entre les ongles de deux doigts.

Devenir un as de la pêche à la ligne, ça se mérite !

- Foutez le camp, c'est pas vot' quartier !

- C'est toi qui me parle ? demandai-je à mon frère tamisant.

- Hein ? J'ai rien dit...

- Foutez le camp tout de suite, le fouillis est à nous ! reprit la voix.
Sur la berge, une brique à la main, un affreux rouquin de notre âge nous menaçait.

- On est en république, on fait ce qu'on veut ! Répliquai-je en fouillant la vase contestée.

Nous évitâmes la brique mais pas les éclaboussures.

- Mais il nous tire dessus çui-là ! Fis-je furieux en pataugeant pour sortir de l'eau.

Une grêle de silex tenta de me stopper mais, faisant fi, je courus vers l'importun et, d'un coup de pied dans les jambes ponctué de deux crochets au corps, j'obtins une facile victoire et la pleine jouissance du champ de bataille. Le fouillis de vers de vase fit merveille. Le dimanche suivant, c'est fiers chacun d'une trentaine de prises : goujons, ablettes, grémilles et autres poissons de friture, que nous revînmes à la maison.

Dussais-je en souffrir dans mon orgueil, il faut bien dire que, quelques semaines après, seul à la recherche d'un nouveau stock d'appâts dans ce même ruisseau, je me vis soudain entouré d'une bande de voyous commandés par un affreux rouquin et dus concéder -horrible homonymie- une bonne pêche en plein visage avant de devoir mon salut à la vélocité de mes jambes.

25. Mauvaise carburation.

Les chapelets de bombes tombés du ventre des avions alliés -paradoxe de la guerre !- avaient laissé des plaies ouvertes dans la bonne terre picarde de la vallée de l'Oise.

Les terrains proches des usines et des points stratégiques de Chauny étaient truffés d'entonnoirs et de cratères, le sol bouleversé, saccagé, mis à nu.

Mais la nature, un instant contestée, ne tarde jamais à reprendre ses droits.

Les sillons de ce sinistre labourage, ensemencés par les vents et les oiseaux, reverdirent rapidement. Les tourbillonnantes samares de frênes, fécondées par les pluies d'ouest, donnèrent naissance à des scions qui devinrent tiges puis baliveaux bientôt assaillis par les envahissantes clématites.

Les inondations du printemps, habituelles dans cette région, remplirent les cratères et des poissons opportunistes squattèrent ces nouvelles frayères.

C'est ainsi que, quelques années seulement après les dernières explosions, des trous d'à peine trois mètres de diamètre abritaient une population piscicole d'une incroyable densité.

Alevins de chevesnes, d'ablettes, de gardons faisaient les délices des poissons-chats tapis contre le fond. De temps en temps, une large gueule jaunâtre, bordée de barbillons ondulants, venait brouiller la surface de l'eau avant de replonger vers les ténèbres abyssaux.

Nous en rêvions !

Mais comment les capturer sans ligne ni hameçon ? Car il nous était interdit de partir seuls à la pêche sans notre père que ce genre de prise n'intéressait pas du tout : des alevins ou des poissons-chats, pensez donc !

Il fallait donc absolument trouver un autre système que la pêche classique.

Draguer le fond à l'épuisette ?

Pas possible : celle de papa était liée au fagot des cannes à pêche entreposé dans la buanderie, maman aurait tout de suite remarqué son absence.

Fabriquer une nasse ?

Nous avons essayé en ligaturant des tiges de saule à l'aide de ficelles et de fils de fer mais le résultat a bien fait rire les poissons.

Assécher le trou en le vidant à l'aide d'un seau ?

Sans avoir fait le calcul (1) nous sentions confusément que c'était un travail de romain et que nous n'en viendrions pas à bout.

Un voisin apporta sans le savoir un élément de solution en nous montrant des pierres de carbure (2) récupérées dans les rejets d'une usine proche.

Ces précieuses pierres, légères et friables, à forte odeur alliagée, possèdent la remarquable propriété de "mousser" au contact de l'eau.

Craquer une allumette près de cette mousse déclenche de petites explosions accompagnées de superbes flammes pourprées qui semblent sortir de l'élément liquide.

Les usines, confrontées à de nombreuses pannes d'électricité, utilisaient la flamme jaune éblouissante des lampes à acétylène en guise d'éclairage de secours. Chaque jour, ces lampes étaient rechargées en carbure et les déchets tout simplement rejetés sur un tas à l'extérieur de l'usine.

Dans ces tas de chaux malodorante, en fouillant à l'aide d'un bâton (car le produit déshydraté, brûle et rongee la peau) on trouvait toujours des petits

morceaux de carbure non consommés.

D'abord, nous jouâmes à verser de l'eau sur ces pierres récupérées, puis à enflammer les bulles d'acétylène. C'était magique : plus on versait d'eau, plus les flammes grandissaient.

Ce le fut moins quand, après avoir jeté une bonne dose de ce produit dans un puisard, je tardai à présenter l'allumette. Le gaz plus lourd que l'air s'était accumulé entre les parois étanches. Il explosa violemment, me rejetant la tête en arrière, grillant au passage mèche et sourcils.

Mon frère, pêcheur invétéré, qui avait toujours en tête la capture des poissons-chats s'écria un jour :

- J'ai trouvé, on va pêcher à la grenade ! On va avoir tous les poissons d'un seul coup. Ils vont remonter le ventre en l'air et on n'aura qu'à les ramasser ! Il m'expliqua son idée que je trouvai géniale.

Il fallut d'abord trouver des canettes, vous savez ces bouteilles qui se rebouchent hermétiquement à l'aide d'un cône de porcelaine cerclé de caoutchouc, mu par système de ressort à levier.

Nous mîmes au point une technique fort simple : un tiers de sable au fond de la canette, un tiers d'eau par dessus, deux ou trois pastilles de carbure, clic, vite fermer la bouteille et hop, la jeter prestement dans l'eau.

Le poids de l'ensemble fit couler la "grenade" qui descendit lentement et disparut au fond du trou. La pression du gaz accumulé dans le tiers restant fit exploser le verre, l'eau bouillonna et une énorme bulle de gaz remonta à la surface. Mais de poissons : point !

- Il faut mettre moins de sable et plus de carbure, décidâmes-nous d'un commun accord.

Nous mîmes triple dose ! Mais la canette prestement jetée dans la mare, après une brève disparition, remonta malicieusement à la surface et se mit à flotter de guingois sous nos yeux interloqués. Malheur...

- A plat ventre vite ! hurla mon frère.

Bienheureux réflexe des enfants de la guerre, nous plongeâmes au sol, mains protégeant la tête.

L'explosion eut lieu, sèche et brisante, projetant de coupants éclats de verre dans tous les azimuts. La peur nous saisit alors et nous fuîmes honteusement, abandonnant sur place les bouteilles restantes, le sac de sable et la gamelle de carbure.

Les parents nous trouvèrent bien une drôle de tête et une odeur bizarre ce soir là, mais à la question "qu'avez-vous fait aujourd'hui ?", notre réponse fut du plus grand classicisme : "Mais rien, m'man !"

Ayant appris -trop tardivement- à respecter la vie, même sous ses formes les plus insignifiantes, j'avoue avoir un peu honte de cet épisode.

J'espère, rétrospectivement, que ce cratère était vide de poissons car ce type de pêche est abominable ! Pour un poisson susceptible de remonter à la surface, neuf meurent au fond de l'eau, gratuitement.

La nature est suffisamment cruelle, n'en rajoutons pas.

1. Un rapide calcul permet de savoir qu'un trou tronconique de 4 mètres de diamètre sur 1,5 mètres de profondeur contient approximativement 5 mètres cubes d'eau. Avec un seau de 5 litres, il aurait fallu 1000 puisages pour l'assécher !

2. Il s'agit de carbure de calcium (C_2Ca) qui réagit au contact de l'eau en produisant de l'acétylène (gaz très inflammable) et de la chaux éteinte

26. Histoires d'eau.

De l'autre côté de la ville, vers la rue Jean-Jaurès, à l'endroit précis où se trouve maintenant une école primaire et les logements de fonction des instituteurs, des murs ruinés et des grillages aplatis enfermaient un terrain au milieu duquel dormait un petit étang. Cette eau calme et peu profonde abritait une intense vie aquatique.

Nèpes, dytiques et argiromètres, larves de libellules, grenouilles et tritons cohabitaient dans une paix apparente à l'ombre de grands peupliers.

Je n'aimais ni les insectes d'eau, ni leurs larves à mandibules, mais la sympathique grenouille et les tritons m'attiraient en dépit de l'aspect terrible des mâles de cette dernière espèce.

Accroupi au bord de la grande mare, les pieds sur l'épaisse tourbe de feuilles décomposées suintante d'humidité, je regardais évoluer les petits dragons aux vives couleurs avec leur crête ondulante, leurs petites pattes collées au corps et leur longue queue en lanière.

Les femelles, sans crête, plus modestement parées, regardaient placidement ces prétentieux faire leur cour. Les instituteurs de l'école Jean Jaurès ne se doutent sûrement pas qu'il y a cinquante ans, on attrapait des tritons à la place du fauteuil de leur salon !

Ici et là, semblables à de petites anguilles, évoluaient les sangsues.

Elles me dégoûtaient un peu avec leur aspect serpentin, leur texture inconsistante et leur faculté de se coller rapidement sur la peau nue mais, réputées utiles, je les admettais et les observais avec curiosité.

Le pharmacien de la rue de la République en possédait quelques unes dans un grand bocal transparent. L'application de sangsues était recommandée par le corps médical pour décongestionner les gens trop ... "sanguins" ! Non, ce n'est pas une blague. On en a mis à mon grand-père, derrière les oreilles. Ce qui ne l'a pas empêché, quelque temps plus tard de faire une "attaque", comme on disait alors.

A l'aide d'une boîte de conserve vide, j'en capturai quelques unes, des jaunâtres, des marron et des noires, les fis entrer dans une bouteille en verre blanc et les mirai au soleil.

Elles se mirent à onduler en tous sens, un peu moins répugnantes que dans leur habitat naturel.

- Tu sais que le pharmacien les achète ? demanda Jean-Claude.

- T'es sûr ? C'est ça qui serait chouette, on pourrait se faire des sous !

- Ben oui tiens ! On n'a qu'à lui porter !

Arrivés à la porte de la pharmacie, mon frère trouva un prétexte pour ne pas entrer dans l'officine.

- Va d'abord demander, je reste ici avec la bouteille.

Le pharmacien fut d'une commerçante amabilité.

- Et le jeune homme, qu'est-ce qu'il veut ?

- Vous achetez des sangsues, M'sieur ?

- Qui est-ce qui te fait croire ça ?

- Ben vous en avez, là, dans le bocal ! Fis-je en désignant du doigt. Le pharmacien hocha un peu la tête, me donnant de l'espoir.

- Alors comme ça tu as des sangsues à vendre ?
 - Oui M'sieur !
 - Elles sont où ?
 - Mon frère les a dans une bouteille, il attend dehors.
 - C'est toi qui les a attrapées ?
 - Ben oui.
 - A quel endroit tu les as capturées ? fit-il en regardant mes sandalettes mouillées.
 - Dans un étang, pas loin d'ici.
- Le brave commerçant de santé tordit un peu le nez, hésita un instant avant de déclarer, très pédagogue :
- Qui est-ce qui t'as dit que je pouvais acheter des sangsues ?
 - Mon frère.
 - Tu diras à ton frère que ce n'est pas celles-là qu'on utilise. Tu sais, pour soigner les malades, on utilise une espèce spéciale, très propre. Vous allez vite rejeter les vôtres et vous laver soigneusement les mains.

Je sortis navré de l'officine et fis un geste d'impuissance à l'intention de mon frère qui attendait, plein d'espoir. Je n'ai jamais été doué pour le commerce.

- Il n'en veut pas ?
 - Non, il dit que c'est pas des "comme ça" qu'il faut, qu'elles sont trop sales et qu'il faut qu'on se lave les mains.
 - Mais on les a même pas touchées avec les mains !
- "Ben oui, pensai-je, on n'a pas pu les salir".
- Il les a même pas vues nos sangsues, il est bête ce pharmacien ! Tant pis pour lui, on lui aurait vendu pas cher. Allez viens.

27. Devenir un homme.

Près de la place de l'hôtel de ville, un bout de clos abandonné près d'une maison sinistrée offrait à qui en voulait des lianes de clématite bien sèches qu'on pouvait facilement casser en tronçons d'une dizaine de centimètres. Naturellement percées d'un trou central, les tiges de ce végétal constituaient de parfaits ersatz de cigarettes qui tiraient presque comme des vraies.

Mais ce jour-là, nous n'avions pas de feu.

Des jeunes d'un autre quartier, assis en cercle dans la partie opposée du clos fumaient avec délectation. Je les sollicitai :

- Vz'avez des allumettes ?
- Ouais, une boîte toute neuve.
- Z'en passez une ou deux ?
- Non !
- Allez, sois pas vache.
- Si t'as des sous, j'te vends l' paquet.
- Combien ?
- Deux francs ! (comprenez deux centimes de francs soit 0,0015 euro.)
- D'accord.

Je n'ai jamais su marchander non plus. L'argent, détourné de la dernière quête dominicale, changea de main ainsi que les allumettes.

- Ha Ha Ha ! J't'ai bien eu, ça vaut vingt sous à la Rotonde !
- M'en fous, fis-je secrètement navré, maintenant on peut fumer et faire du feu !
- Et moi j'peux en racheter deux... ha ha ha !

Tout mon pécule était parti en allumettes. Elle fut donc délicieuse, cette première cigarette. Acre, piquante, astringente, on en toussait de plaisir. Sur le chemin de la maison, mon frère, soudain inquiet me stoppa du geste.

- Dis donc, maman va sentir qu'on a fumé...
- Tu crois ? On n'y peut rien de toute façon...
- Si ! Je sais ce qu'il faut faire. On va mâcher du lierre (1).

Maman trouva sans doute qu'on avait l'haleine un peu forte ce soir-là, mais elle dût mettre cela sur le compte d'une crise de foie collective car, au bord de la nausée, nous étions bien pâlichons.

Cette première expérience ayant été plutôt décevante, nous laissâmes les tiges de clématites au négociant en allumettes et à ses copains.

Fumer de vraies cigarettes avec du tabac et du papier autour, ce devait être autre chose !

Alors, décidés à tenter une nouvelle expérience, nous avons récolté des feuilles d'armoise bien sèches dans un terrain vague voisin de la maison ; mais le papier-journal destiné à rouler ce substitut de tabac se prêta très mal à la réalisation espérée. Ou il ne collait pas et s'enflammait entièrement au contact de l'allumette ou alors, détrempe par la salive, il refusait de prendre ou bien encore, comprimant insuffisamment les brins d'armoise, ceux-ci se trouvaient aspirés à la première goulée, emplissant nos bouches de débris amers.

Le soir même, fermement décidés à parvenir à nos fins, nous avons soustrait quelques feuilles de papier à cigarette au cahier Riz la + de papa et bien

observé sa technique.

Poser la feuille de papier sur l'index et le majeur de la main gauche, intérieur des doigts tourné vers le haut, étaler régulièrement le tabac tout au long de la feuille, rouler avec les pouces jusqu'à ce que la cigarette prenne forme, un coup de langue et hop, c'est dans la bouche !

Le lendemain, après le petit déjeuner, nous tînmes conseil.

- Il nous faut du vrai tabac, dis-je à mon frère, l'armoise c'est pas bon du tout.
- T'as raison, on n'a qu'à ramasser des mégots, il reste encore plein de bon tabac dedans.

C'était parfaitement vrai. Les filtres étant à peu près inexistantes, c'est une portion de cigarette que les fumeurs jetaient.

- Oui, t'as raison, allons à la gare, il y en a plein par terre, ajouta-t-il.

Nous arpentâmes les environs de la gare puis les rues de la ville pour faire moisson de mégots, heureux comme des rois quand nous en trouvions un de "milliardaire". Nous les avons rassemblés, comptés, examinés, apprenant les marques avant de les "dépiauter".

Nous avons homogénéisé le tabac, mélangeant le blond et doux maryland au caporal fort et brun.

Cependant, en dépit de toute notre application, nos premiers essais furent peu glorieux: le papier trop mince se déchirait, le tabac refusait de prendre forme, la gomme s'avérait être du mauvais côté au moment du collage mais, après quelques tentatives infructueuses, le résultat s'avéra globalement satisfaisant. Certes, nos cigarettes étaient loin d'avoir le calibre et la rigidité de celles de la SEITA, mais nous pouvions désormais fumer notre propre production.

Qu'il était mauvais ce résidu de tabac, concentré de nicotine et de goudrons, bouillon de culture de tous les microbes buccopulmonaires des fumeurs de la ville. Le petit déjeuner n'y résista pas ! Décidément, c'était dur de devenir un homme. Nous n'étions jamais satisfaits !

- Il faut qu'on en achète des vraies, décida Jean-Claude.

- T'as des sous ? Moi, j'ai acheté les allumettes alors...

- J'ai deux francs, comme toi avant...

- C'est pas assez pour acheter des Gauloises. On peut pas.

- Si ! J'ai une idée, écoute...

Et courageusement, il m'envoya chez le pharmacien aux sangsues. Je dois dire que, comme c'est lui qui finançait l'opération, c'était à moi de l'exécuter.

- Bonjour M'sieur.

- Bonjour mon jeune ami, qu'est-ce que tu veux aujourd'hui ?

- Je voudrais des cigarettes d'eucalyptus.

- C'est pas pour toi j'espère !

- Oh non, c'est pour mon père qu'a la bronchite.

- Ah bon, et combien il en veut ?

- Il m'a donné deux francs, combien on peut en avoir ?

- Heu, une dizaine...

- Alors, donnez moi-z-en dix.

Le potard ouvrit une boîte, compta dix longues cigarettes à bout cartonné et mit le tout dans un petit sac en papier.

- Voilà, vas vite les porter à ton père !

Je sortis triomphalement de la pharmacie en tapotant ma poche. Elles tiraient admirablement ces cigarettes d'eucalyptus, nous nous régalâmes, rejetant la

fumée par les narines en jets bien calibrés, jouissant de l'entêtante odeur camphrée.

Magnanimes, nous les fîmes goûter aux copains envieux. Je ne compris vraiment pas pourquoi ceux-ci firent la grimace et les trouvèrent "dégueulasses". Pourtant, cette fois, personne ne fut malade !

(1) Si la feuille du lierre a un goût horrible, ses baies, elles, sont toxiques.

28. En colonie de vacances.

Vers la fin des années quarante, la SNCF qui était en pointe pour les avancées sociales, disposait de centres de vacances pour les enfants de son personnel. Soucieux de nous occuper intelligemment, nos parents avaient demandé à bénéficier de deux places pour mon frère Jean-Claude et moi.

Pas à la mer bien sûr, c'est bien trop dangereux, il y a des noyés tous les ans dit le journal !

Pas à la montagne non plus car avec les ravins, les chutes de pierres, les crevasses et les avalanches on avait peu de chances d'en revenir !

Mais peut-être qu'un petit coin à la campagne, pas trop loin...

C'est ainsi que, l'année de mes neuf ans, en septembre (mon père n'avait pas pu nous obtenir le mois d'août), nous prîmes le train pour Montdidier, petite bourgade picarde de la Somme, patrie de Parmentier acclimateur de la pomme de terre et par là bienfaiteur de l'humanité.

Jusqu'à Compiègne, le trajet nous était familier car nous empruntions quelquefois cette même ligne quand nous allions voir la tante Jeanne à Courbevoie ; mais ensuite, après avoir changé de train, les noms des villages traversés nous faisaient mourir de rire. Rendez vous compte : Estrées Saint-Denis, Moyenneville-Wacquemoulin, Ménévillers.

- La prochaine gare va s'appeler Morzy-Lenay, fit Jean-Claude hilare.

- C'est vrai ? Demandai-je avec une pointe d'incrédulité.

Son expression sardonique autant que le sourire de ma mère douchèrent ma naïveté. Entrant dans le jeu, j'en rajoutai :

- Non, moi je crois qu'on va arriver à Prenzy-Sonsac !

Tricot... Domfront la Compassion... la réalité de la Picardie profonde rattrapait presque notre imagination.

- Montdidier, 30 secondes d'arrêt, en voiture pour Moreuil et Amiens ! criait le chef de gare.

- On est arrivés. Vite, vite descendons.

- Fermez les portières, attention au départ !

Sur le quai, d'autres jeunes, étroitement contrôlés par leurs parents, attendaient, résignés. Une sourde angoisse me serrait le cœur. Nous nous mîmes en marche.

- La colonie n'est pas loin, dans dix minutes on y sera ! Pronostiqua ma mère.

- M'man, je peux porter ma valise comme Jean-Claude ?

- Tiens, mais ne la cogne pas, ce n'est pas solide comme du cuir !

Nos valises prolétaires, contenant le trousseau pour un mois, étaient en carton bouilli. A l'intérieur, outre un change de slip et de maillot de corps, il y avait un chaud pull-over tricoté par notre mère avec la laine récupérée d'un chandail de papa, une autre culotte à jambes courtes, une chemisette, une paire de chaussettes, un capuchon et des espadrilles.

Plus nous avançons, plus j'étais inquiet. Pourtant, la route goudronnée avait fait place à un large et riant chemin empierré longé par un frais ruisseau bordé de frênes et de saules.

- Tu sais que dans un petit ruisseau comme ça il y a des gros brochet ? Fit mon frère.

- Ah bon...

- Tiens, on arrive, tu vas voir comme c'est chouette. Il y a une piscine et un lac de canotage, un moulin, un terrain de foot, des parcours d'obstacles, une piste pour courir...

- Oui, oui, tu me l'as déjà dit...

- Ca ne va pas Daniel ? Demanda ma mère.

- Si, si...

- Dans vos valises, vous avez chacun un paquet de biscuits.

- Chouette, merci m'man ! dit Jean-Claude.

- Ca ne te fait pas plaisir Daniel ?

- Si, si...

Je n'ai jamais aimé les gâteaux secs.

Les bâtiments en dur qui abritaient la colonie, récemment réhabilités, avaient fort belle allure.

Chaque niveau d'âge possédait son local propre. Les tout-petits de sept et huit ans logeaient au "Nid", sous l'immense réfectoire avec vue sur les deux bassins aux poissons rouges. Les moyens de onze à treize ans habitaient le "Belvédère" vers les terrains de sport, non loin du moulin. Les grands, moins nombreux dormaient au "Mas" près de la piscine tandis que les petits dont je faisais partie n'avaient droit qu'aux bâtisses de briques rouges baptisées la "Palestre" et la "Boîte à musique". Ces constructions, plus sévères, semblaient bien moins accueillantes.

Un peu plus loin que le portail d'entrée, vers le théâtre de verdure, le directeur, une liasse de papiers à la main, dispatchait les arrivants vers les points de rassemblement ou les attendaient les moniteurs.

Mon frère, avec l'assurance d'un habitué des lieux (c'était son deuxième séjour) se dirigea vers l'endroit qui lui était dévolu.

- C'est la première fois que votre fils vient en colonie madame ? S'enquit le directeur, me désignant du menton.

- Son frère est déjà venu l'an dernier mais lui, c'est la première fois.

- Il a quel âge déjà ? Voyons son inscription... neuf ans. Bon, il logera à la Palestre là-bas avec le moniteur que vous voyez là.

Le bâtiment me sembla lugubre et le moniteur avait l'air bien sévère ! Mon cœur se serra un peu plus.

- Il est propre bien sûr, pas d'incontinence nocturne n'est-ce pas ? Enchaîna le directeur.

- Non, non...

Pieux mensonge car quelquefois encore... Qu'allait-il m'arriver si par malheur... J'avais le cœur navré.

Ma mère m'entraîna vers le moniteur qu'on lui avait désigné et eut un bref conciliabule avec lui. Je n'entendais que des bribes.

Quelquefois... un peu... essayez de voir si vous pouvez... il faut qu'il aille avant...

Un petit billet changea discrètement de main.

- Daniel, viens me dire au revoir, il faut que j'aille reprendre le train maintenant.

Les larmes n'étaient pas loin, mais je sus les retenir. Un garçon, ça ne pleure pas. Je fis un baiser à ma mère mais aucun son ne sortit de ma gorge nouée.

Le moniteur nous rassembla et nous conduisit à la "Palestre". Nous étions une

douzaine dans le dortoir.

- Il faut apprendre à faire vos lits, et au carré ! Je vous montre une fois. On fait comme ça, voilà, voilà, et voilà. C'est vu ? C'est compris ? Bon, à vous. Mettez vos valises sous votre lit et vos affaires de toilette dans votre table de nuit.

Si certains ont des bonbons ou des biscuits, ils me les remettent, on partagera plus tard entre tous. Et ne cachez rien, je le verrais ! On ne travaille pas à la SNCF, si on n'a pas de bons yeux ! Allez, au travail.

Dans un quart d'heure, distribution des foulards. Nous, c'est les jaunes ! Ensuite on ira manger.

Ce communisme dictatorial me sembla terriblement injuste.

Ces biscuits, même si je ne les aimais pas, m'appartenaient. A la rigueur, j'aurais accepté de partager avec un copain, mais une distribution aveugle, pas question !

Le paquet de petits-beurre resta au fond de ma valise. Cette résolution, prise dans le secret de ma conscience révoltée chassa l'angoisse qui me taraudait encore.

J'étais la couverture de laine marron sur le sac de couchage en rude drap écru, bordai soigneusement les côtés, enroulai le polochon dans le surplus de drap de dessous. Fort de ma décision, j'en pris immédiatement une autre : je ne boirai plus rien le soir donc je ne pisserez plus au lit !

Ce fut très dur.

Pendant tout le mois que durèrent ces vacances, en dépit de la chaleur de l'été, de la déshydratation due aux multiples activités sportives quotidiennes, des brocs d'eau rougie de vin sur lesquels se jetaient les copains, et de la soif qui me tenaillait, Tantale volontaire, je tins bon, je ne bus pas une goutte lors des repas du soir !

Et je gagnai !

Le "pourboire" que ma mère avait discrètement glissé dans la main du moniteur fut vraiment de l'argent gaspillé !

29. La journée du colon.

Bien que cette colonie de vacances fut quelque peu gérée à l'imitation du service militaire : lits au carré, douches collectives, rassemblements, sport omniprésent, marche en rang, en chantant et quelquefois au pas, je ne garde pas un mauvais souvenir des vacances que j'y ai passées.

Pourtant, dès le premier matin, notre moniteur mit fermement les choses au point :

- Voilà, vous allez m'appeler chef, parce qu'en effet, je suis votre chef et vous devez m'obéir. Je veux que mon équipe soit la meilleure, la meilleure partout ! Tous les jours, lever à huit heures, sans traîner. Aussitôt, vous pliez votre couverture et votre sac à viande que vous posez au bout du lit et vous ramenez la tête du matelas par dessus. On commence tout de suite, exécution !

Sac à viande !

Cette expression fit bien rire une bonne moitié de l'équipe qui l'entendait pour la première fois ; elle me dégoûta. J'avais une autre idée de mon corps.

- Bon, maintenant à la toilette ! Prenez votre gant, votre serviette, débarbouillez-vous la figure, et n'ayez pas peur de frotter !

La pièce où l'on se lavait avait l'odeur fadasse et nauséuse des eaux usées mal évacuées. Elle était composée de deux parties séparées par les fils d'étendage sur lesquels nous accrochions les serviettes : d'un côté les douches que l'on utilisait deux fois par semaine et de l'autre le lavabo, sorte de grande auge en zinc qui desservait une douzaine de robinets. La pente du "lavoir", intelligemment calculée, permettait de voir passer lentement les diverses eaux usées des copains d'amont.

Je n'avais pas de gant de toilette. Chez nous, c'était un luxe inutile. Le coin de la serviette, mouillé et savonné, faisait aussi bien l'affaire. Luxe aussi la brosse à dent que certains colons frottaient fièrement sur la petite boîte ronde, pleine de savon dentifrice rose à la douce senteur de bonbon anglais.

Après la toilette du matin, nous allions en rang jusqu'à l'immense réfectoire embaumant le café au lait (nous n'avions droit au chocolat que le dimanche matin !).

Les murs de la salle à manger étaient magnifiquement décorés de fresques multicolores illustrant des chants populaires. Sous chaque dessin, un bandeau en forme d'écharpe ondulante rappelait les premières paroles de chaque chanson :

"Après de ma blonde qu'il fait bon fait bon fait bon..."

"Malborough s'en va en guerre mironton mironton mirontaine..."

"J'ai descendu dans mon jardin, pour y cueillir du romarin..."

Une allée centrale séparait les grandes tables rectangulaires associées par deux. Chaque équipe avait la sienne.

Le moniteur prenait place en bout et remplissait un à un les bols métalliques :

- Faites passer sans renverser !

La corbeille de pain tranché circulait de main en main, bousculée par d'affreux mal élevés se jetant sur les croûtons que, préférant le tendre au craquant, je

leur laissais bien volontiers.

Chacun enduisait soigneusement ses tartines en piochant dans l'assiette de confiture qui glissait de place en place.

Peu à peu les esprits s'éveillaient, le bruits des conversations, les interpellations, les rires en crécelle déclenchés par la précision d'hypocrites boulettes de mie de pain finissaient par couvrir celui des couverts entrechoqués.

- Tout le monde a fini ? Faites passer les bols et les cuillères !

Lorsque le double empilement de vaisselle était satisfaisant, que les quignons restants étaient rassemblés dans la panière, le chef annonçait le programme de la matinée :

- On va faire les lits puis promenade (ou bien football ou encore canotage).
Debout, allons-y.

Il y avait effectivement un lac de canotage dans cette colonie modèle, ainsi qu'une flottille d'une quinzaine de canoës canadiens traditionnels en lattes de bois vernis. Chaque équipe pouvait en bénéficier une fois par semaine.

Mon premier vrai bateau ! Car je n'avais jamais navigué... J'en tremblais d'excitation.

Une fois dans l'embarcation, je donnais quelques vigoureux coups de pagaie qui m'éloignèrent du ponton.

Bien sûr l'embarcation se mit à décrire un cercle car je ne possédais pas encore la technique de l'appel ni de l'écart qui permettent au champion d'aller droit en dépit de la simple pagaie.

Rapidement pourtant, grâce à quelques hérétiques changements de bordée, mon esquif alla à peu près où je voulais l'emmener.

C'est une étrange sensation de fraîcheur sous les pieds qui me tira de l'euphorie dans laquelle je baignais. Baissant la tête, je m'aperçus que mes sandalettes baignaient elles aussi. Au fond de l'embarcation, entre deux lattes disjointes, un petit geyser bouillonnait.

- Chef, chef, y a de l'eau dans mon canoë !

- C'est ta pagaie qui envoie des gouttes dedans, fais attention !

Si le chef le disait... On ne contrarie pas un chef, un chef a toujours raison. Ce qui n'empêchait pas l'eau de monter et de dépasser le niveau de mes chevilles. Un coup d'œil anxieux sur la surface de l'étang ne me permit pas d'en apprécier la profondeur : l'eau est souvent opaque dans ces régions marécageuses de fond de vallée.

L'angoisse me saisit : je ne savais pas encore nager ! Je me mis à ramer d'arrache-bras vers la rive la plus proche. Mes coups de pagaie beaucoup trop violents donnèrent du roulis à ce pauvre canoë déjà à moitié plein. L'eau s'engouffra par bâbord m'obligeant à porter le poids de mon corps sur tribord. Ce qui était programmé arriva. Inexorablement, avec de lentes oscillations, le canoë s'enfonça.

- Chef, je coule ! Hurlai-je, debout dans mon esquif, tête dans les épaules, mains crispées sur la pagaie.

- Qu'est-ce qui t'arrive encore !

L'embarcation se posa en douceur sur le fond, mais tout mon buste émergeait, on avait pied !

- Mon canoë prenait l'eau, fis-je piteux et soulagé.

- Il fallait le dire, répliqua-t-il avec une parfaite mauvaise foi. Allez, regagne la

rive, je m'occupe de ton bateau.

Ma carrière de navigateur avait mal commencé ! Ce qui ne m'a pas empêché, plus tard, de mettre d'autres cordes à mon arc de marin d'eau douce. La barque, le pédalo, le kayak, l'aviron, la voile et même la planche me permirent d'autres baignades mais ceci est une autre histoire.

A midi, on retournait au dortoir pour un bref coup de peigne et un lavage de mains, puis c'était la marche au pas et en chantant vers le lieu de rassemblement général près des deux bassins d'ornement. Le chef donnait le ton et la cadence :

- Gauche, gauche !

"Elle a les joues et le front hâlés..."

- Attention, une, deux !

Et nous entamions le chant appris la veille :

*Elle a les joues et le front hâlés,
Le ciel entier se mire en ses prunelles.
Elle a les cheveux couleur des blés,
Soleil et brise les ont fait boucler !
Vas d'un bon pas, ne faiblis pas,...*

Des bribes d'autres chants montaient des allées odorantes de buis qui convergeaient vers le réfectoire :

*ma poule n'a plus qu'vingt huit poulets,
ma poule n'a plus qu'vingt huit poulets,
elle en a eu tren-ente...
allongeons la jam-ambe,
allongeons la jambe la jambe car la route est lon-ongue...*

*gauche, gauche, nous sommes les carabiniers,
gauche, gauche, la sécurité des foyers...
mais par un malheureux hasard,
nous arrivons toujours en retard...
dans la troupe, y a pas d'jambe de bois...*

Les jambes avaient autant d'importance que dans l'armée !

Chaque équipe venait s'aligner face au réfectoire avec une précision digne d'un lendit de gymnastique.

Du haut des quelques marches d'accès au bâtiment, dominateur et tout puissant, le directeur de la colonie prit la parole :

- Il y a eu beaucoup trop de bruit et de chahut ce matin lors du petit déjeuner. On a ramassé une pleine pelle de boulettes de pain par terre. C'est inadmissible ! Je tiens à ce qu'on mange dans le calme. La nourriture n'est pas un jouet. Si cela se reproduit ce midi, je supprimerai le cinéma de cette semaine. Nous venons justement de recevoir un film de Charlot. A bon entendeur salut !

Après la sieste, vous aurez un quart d'heure pour écrire à votre famille, c'est obligatoire. Maintenant, vos chefs vont vous faire entrer, dans le calme, les

grands d'abord !

Le respect de l'autorité était grand chez les enfants d'ouvrier. Pendant au moins une journée aucun croûton ne fut lancé.

D'ailleurs on mangeait plutôt bien pour une période d'après-guerre dans cette bonne colonie de vacances SNCF de Montdidier. Personne ne sera surpris je pense en apprenant que le plat qui revenait le plus souvent c'était... le hachis Parmentier !

Il y avait toujours quelque chose d'intéressant à supprimer pour faire respecter l'ordre : le cinéma, le quartier libre lors de la sortie en ville, le canotage, la piscine, mais jamais la sieste.

L'horrible sieste !

Rester allongé sur un lit pendant une heure au meilleur moment de la journée quand on bouillonne de vie et d'énergie... Et pas le droit de parler à son voisin, ni même de chuchoter, ni de se lever, ni de s'asseoir, ni de lire sous peine de prolongation.

Je connaissais par cœur les évolutions des mouches sur les vitres du dortoir, l'avancée du rayon de soleil sur le sol en ciment, toutes les irrégularités du plafond et même les manies et les tics des copains de chambrée qui se tripotaient les oreilles, le nez ou... le zizi.

Visible à travers la vitre supérieure de la fenêtre me faisant face, adossé à sa cabane mobile et appuyé sur sa houlette, de l'autre côté de la vallée un berger en chapeau noir surveillait un troupeau de moutons dans la chaleur du début d'après-midi.

J'ai essayé de compter les brebis qui ondulaient dans le regain des chaumes, mais rien à faire, cela ne marchait pas.

Il y en avait pourtant qui réussissaient à s'endormir, les bienheureux ! Alors, pour passer le temps, je m'entraînais à retenir ma respiration le plus longtemps possible en comptant d'approximatives secondes, tout content quand je réussissais à dépasser les cent avant d'exploser silencieusement. Enfin, c'était la délivrance : "Debout tout le monde, prenez votre maillot de bain" ou "mettez vos espadrilles" criait le chef.

Le sport était au programme de chaque après-midi et cela m'enchantait.

Quand il n'y avait pas piscine, il y avait grand jeu. Si le temps était à la pluie (c'était très rare !) nous allions au dépôt de matériel roulant désaffecté et réaménagé en gymnase avec cordes lisses et cordes à nœuds, perches fixes et oscillantes, anneaux, trapèzes et espaliers, plates-formes de saut en profondeur, poutres, sautoirs, panneaux de basket.

Personne ne nous apprenait quelque façon de faire que ce soit mais l'usage répétitif des engins, les essais non couronnés de succès et la surenchère devant les copains créaient la technique individuelle.

En fin de séjour, les responsables de la colonie faisaient passer des brevets sportifs qu'ils appelaient "Brevet Primaire d'Éducation Physique". J'ai retrouvé celui de mes douze ans. Il n'était pas si facile à obtenir car il fallait satisfaire à neuf épreuves :

- Courir cinquante mètres en moins de neuf secondes et trois cents mètres en moins d'une minute et cinq secondes.
- Sauter au moins trois mètres vingt en longueur et quatre vingt quinze centimètres en hauteur (en ciseaux ou pieds joints)
- Grimper cinq mètres à la corde lisse.

- Escalader un mur de un mètre soixante dix de haut.
- Porter en courant un sac de sable de douze kilos sur trente mètres.
- Franchir une poutre d'équilibre à un mètre du sol.
- Réussir à toucher trois fois sur cinq une cible de un mètre carré placée à treize mètres.

Ce fut mon premier diplôme !

Qui sait après tout si ces séjours à Montdidier ne furent pas à l'origine de ma vocation professionnelle !

J'aimais beaucoup les grands jeux de l'après-midi en particulier les jeux de piste surtout quand ils se terminaient dans le "bois de Tarzan" par d'homériques "prises de foulards." Une équipe, arbitrairement choisie (car jamais la mienne ne le fut), était dispensée de sieste et partait dans la campagne tracer la piste. Elle semait des indices sur sa route : flèches à la craie, brins de laine dans les basses branches des arbres, messages codés cachés sous des cairns de pierres, fausses directions qui nous faisaient perdre un temps précieux en nous obligeant à revenir à la dernière croisée de chemins.

Un ultime message donnait les dernières instructions :

Glissez votre foulard dans votre ceinture en laissant pendre la moitié à l'extérieur, c'est votre "vie". Si on vous le prend, vous êtes mort et ne pouvez plus jouer. Attention, on vous voit !

L'équipe adverse attendait en embuscade. Tous sens en éveil, le cœur battant, nous avançons avec les plus grandes précautions.

- Ils sont là ! Finissait par crier l'un des nôtres.

Avec des hurlements de sauvage, les adversaires démasqués fondaient sur nous, prouvant que le cri participe fortement à l'intimidation.

Après un premier instant de panique, des tactiques s'élaboraient spontanément : se défendre par deux dos à dos, attirer l'attention d'un adversaire afin qu'un copain puisse venir lui chiper sa vie par surprise, attaquer à trois contre un, ressusciter les plus combatifs en leur offrant généreusement un foulard surnuméraire conquis de haute lutte.

Le combat ne cessait qu'après victoire totale, quand le dernier des "autres", rouge, écorché, suant, essoufflé et las de fuir, cerné de toutes parts, se faisait prendre son foulard et sa vie en hurlant des insultes.

- Vous êtes des salauds, des pourris, des brutes ! A dix contre un, bande de lâches ! Et y en a plein qu'ont triché, qu'ont attaché leur vie qui pendait même pas, qui donnaient des coups ! C'est pas juste !

Très pédagogiquement les moniteurs, nos "chefs", n'intervenaient qu'en toute dernière extrémité avant la confrontation générale. Les dernières menaces grommelées n'étaient pas souvent mises en application : "demain, à la piscine, tu vas boire la tasse" ou "t'auras ton lit en queue de vache ce soir mon cochon".

En attendant l'heure du retour, d'autres activités naissaient spontanément, les uns édifiaient un barrage sur "Les Trois Don" à l'aide de pierres et de mottes d'herbe arrachées à la berge, d'autres construisaient une éphémère cabane de branchages, d'autres encore justifiaient le nom que nous avons donné à ce bois en se balançant aux fortes lianes de clématite qui escaladaient les arbres.

Trois coups de sifflet prolongés annonçaient le rassemblement et le retour à la colonie. Les dernières centaines de mètres se faisaient en cadence et en chanson :

*Le loriot a neuf plumettes, le loriot a neuf plumettes,
qui vont comme le vent, les plumettes dorées,
qui vont comme le vent, les plumettes d'argent.*

Le loriot a huit plumettes...

Le loriot avait généralement perdu toutes ses plumes à l'arrivée du groupe devant le réfectoire.

L'équipe se formait en colonne par un et défilait devant les deux paniers contenant pour la plus grande des tartines de pain sec et pour l'autre, la plus petite mais la plus surveillée, des barres de chocolat.

Chacun avait droit à ses deux carreaux avant de se présenter devant les bouteillons offrant au choix un verre de lait ou un gobelet de "coco". C'est ainsi que nous appelions la rafraîchissante antésite qui faisait toujours l'objet de mon choix et qui constituait, comme je l'ai dit précédemment, la dernière boisson de la journée que je m'autorisais.

Pourtant, nous n'en avons pas fini avec les activités physiques : il restait deux heures à occuper avant le dîner. J'aimais bien quand on nous proposait le parcours d'obstacles du colon ou il fallait courir, ramper, sauter, escalader mais la partie de ballon-prisonnier avait ma préférence, peut-être parce que j'étais presque toujours le dernier rescapé de mon équipe et bien souvent à l'origine de la victoire des jaunes, ce qui plaisait au chef.

Après le repas du soir, le programme était plus calme. On chantait à l'unisson, à deux voix ou en canon. On apprenait la chanson de marche du lendemain. Certains soirs on jouait à des jeux de société ou on lisait. Oui, vous avez bien lu, nous devions lire ! Il était obligatoire de sortir un livre de la bibliothèque pendant le séjour.

Parfois le chef vérifiait qu'on n'avait pas fait semblant et nous demandait de raconter l'histoire. Mais il n'était pas besoin de beaucoup me pousser.

C'est ainsi que j'ai lu la Comtesse de Ségur, aimé Hector Malo (Sans famille, En famille, Romain Kalbris) et dévoré mon préféré de l'époque : le Captain W.E Jones. Comment ? Vous ne connaissez pas les aventures de Biggles, l'aviateur anglais ?

30. Nostalgie.

J'ai récemment voulu revoir le cadre de mes vacances d'enfant.

Très gentiment accueilli par une affable secrétaire, j'ai pu refaire le tour de cette immense propriété devenue depuis centre sportif.

Certes, le lac de canotage, vaincu par un été de sécheresse, était à sec et le quai d'embarquement menace ruine. D'ailleurs il n'y a plus de canoës...

La piscine devenue trop vétuste et désuète à été comblée, les plongeurs démolis et le vestiaire, stockant du bric à brac, est en piteux état.

Le théâtre de verdure, si romantique avec sa charmille et ses saules pleureurs, a laissé place à un gymnase moderne et les parcours sportifs du colon n'existent plus.

Les pratiques ont changé. Il n'y a plus de nymphéas ni de poissons rouges dans les bassins sans eau.

Pourtant, dès mes premiers pas dans les chemins bordés de troènes et de symphorines, le soleil est sorti de son nuage, il a inondé les arbres et les bâtiments d'une limpide et douce lumière de septembre. Les bruits, les images, les odeurs ont afflué en masse.

Le cœur plein de nostalgie, je me suis trouvé projeté cinquante ans en arrière.

J'ai de nouveau senti l'odeur pénétrante du buis surchauffé, j'ai entendu les chants de marche, les cris des colons, les cliquetis des couverts au réfectoire.

J'ai revu les copains, les chefs, retrouvé des noms oubliés; les paroles des chansons me sont revenues en mémoire. Je me suis vu guettant les moutons, tirant des foulards, bloquant des ballons, sautant les obstacles, nageant et pagayant.

Et sur la façade sud du réfectoire, devenu salle à manger, le cadran solaire en forme de blason, décoré de glands et de feuilles de chêne, de fleurs en étoile et d'un soleil sortant d'une mer d'azur porte toujours la devise du colon :

ELEVE TOI COMME LUI, BOUGE, RAYONNE, AIME, DONNE, RIS ET PARDONNE.

31. En guise de conclusion.

Au moment de mettre un terme au récit de cette vague de souvenirs dont la réalité me mène jusqu'à l'âge de onze ans, je m'aperçois que je n'ai quasiment pas parlé de l'école.

Elle a pourtant tenu une grande place dans mon existence puisque je viens seulement de la quitter pour entrer dans la vie... inactive !

Cinquante ans déjà !

Pourtant je les revois encore tous en pensée, ces enseignants qui ont guidé mes premiers apprentissages. Avec leur sévérité ou leur bonhomie, leurs manies, leurs exigences ; je les ai tous appréciés, tous aimés : depuis la maîtresse du cours préparatoire rendant les premiers cahiers mensuels (en rentrant ce jour-là, j'ai couru tout au long du chemin pour annoncer plus vite mon classement à mes parents !) jusqu'au maître qui, surveillant l'épreuve d'orthographe du concours d'entrée en sixième, passait près de moi en chantonnant le mot sur lequel j'avais fait une faute.

Ils ne liront jamais ces lignes et ne pourront jamais découvrir le petit démon que j'étais malgré ma naïveté et mon apparence de petit garçon bien sage. J'aimerais pourtant qu'ils sachent comme j'étais heureux d'être avec eux à l'école, content d'apprendre et de réussir.

Aucune matière ne m'a jamais vraiment rebuté même si je n'étais pas toujours un bourreau de travail. Ils m'ont donné le goût et l'envie de devenir ce que je suis devenu moi, simple fils de famille ouvrière : un enseignant à mon tour.

FIN

Daniel Déjardin

<http://www.contefleur.fr>